

JULES MARY & GEORGES GRISIER

MAITRE D'ARMES

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX



PARIS

TRESSE & STOCK, EDITEURS

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS.

PALAIS-ROYAL

1895

Tous droits réservés.

MAITRE D'ARMES

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la
Porte-Saint-Martin, le 13 octobre 1892.

S'adresser pour la mise en scène à M. Péricand,
régisseur général de la Porte-Saint-Martin.
Musique de M. Séné, chef d'orchestre.

PERSONNAGES

VIBRAC.	MM.	TAILLADÉ.
JEAN HOLGAN.		RONAIN.
CHANTOISEL.		DALIN.
LE DOCTEUR MAJORY.		GRAVIER.
CHALOPIN.		PÉRICAUD.
BISCOTIN.		POUGAUD.
LE CONSEILLER MELVIL.		ROSNY.
HENRI DE ROCHEFIÈRE.		FONTANES.
LEVERDIER.		DUDOS.
MARESCOT.		CHRISTIAN.
LANCELOT.		MONTÉL.
CARNIOL.		CÉRIZÉ.
DUTILLOY.		AVELOT.
SAN MÉLITO.		DUHAMEL.
L'ABBÉ ROLAND.		TESTE.
1 ^{er} PÊCHEUR.		VIVIER.
2 ^e id.		MALLET.
1 ^{er} PRÉVOT.		SANSON.
BOURRAS.		COLEUILLE.
LE PRÉSIDENT DE L'ASSAUT.		BOUTTENOT.
CATHERINE VIBRAC.	M ^{lles}	LECONTE.
THÉRÈSE.		B. HAUSSMANN.
MÈRE CHALOPIN.		LACRESSONNIÈRE.
TÉNETIE.		FRANCE.
MARIE-ANNE.		LAMART.
EMILIENNE.		MAYRAN.
FEMME FRENOY.		BRÉMENS.
FEMME LECHOISY.		DELAVAL.

Matelots, Pêcheurs, Pêcheuses, Sauveteurs, Tireurs, Membres du
Royal-Club, Valots de pied, Enfants de chœur, Procession.

L'action se passe au Pollet, faubourg de Dieppe, et à Paris.

MAITRE D'ARMES

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La Fille du Maître d'Armes.

Intérieur de pêcheurs sur la côte de Dieppe. Recherche d'un certain confortable. Vieux meubles normands. Un filet pendu dans un coin, avec un tabouret devant. Vieilles foies dans un bahut. Portes à gauche, à droite et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

TIENNETTE.

Elle est seule et regarde par la porte du fond vers la mer.

Le trois-mâts norvégien double la passe. Il entre en rade. (Elle redescend.) Dans cinq minutes, Jean Holgan sera ici, et comme il est parti dans son bateau à la marée de nuit, sans avoir mangé, il doit

mourir de faim. Préparons-lui une croûte à casser... bien que depuis pas mal de temps, il n'ait guère d'appétit, le pilote Jean Hoigan.

Elle dresse une petite table.

SCÈNE II

THÉRÈSE, TIENNETTE.

Thérèse entre, les bras embarrassés par des gerbes de fleurs.

TIENNETTE.

Comment, mam'zelle Thérèse, dehors si matin ?
Je vous croyais encore dans votre cabine...

THÉRÈSE.

C'est jour de fête aujourd'hui, ma bonne Tien-
nette... Je veux que tout soit fleuri autour de nous.

Elle va déposer ses fleurs.

TIENNETTE.

Vous faites bien, car, n'était votre gentillesse, on mourrait par ennui, dans la cambuse de Jean Hoigan, depuis deux mois que son vieil ami Vibrac, le maître d'armes, est venu débarquer ici, avec sa fille Catherine.

THÉRÈSE.

Comment va-t-il ce matin, monsieur Vibrac ?

TIENNETTE.

Je n'ai pas encore relevé son point, ce tantôt.

THÉRÈSE, se levant de ranger ses fleurs.

Voilà

TIENNETTE.

Il va être fleuri comme l'autel de Notre-Dame, l'entrepont à matre Holgan. (Haut.) Main'zelle Thérèse ?

THÉRÈSE.

Tiennette !

TIENNETTE.

Avez-vous vu comme Jean est tout en berne... Savoz-vous ce qui le préoccupe ?

THÉRÈSE.

Hélas ! si je le savais... J'ai si peur d'être pour lui sans le vouloir, la cause du plus petit chagrin.

TIENNETTE.

Eh ! eh ! vous ne vous trompez peut-être pas. Bien que je sois vieille et hors cadre, je n'ai pas mes écubiers dans ma cale.

THÉRÈSE.

Je serais...

TIENNETTE.

Vous n'avez donc pas remarqué comme il est vent dessus, vent dedans, maintenant, auprès de vous !

THÉRÈSE.

Timide ?... Et pourquoi ?

TIENNETTE.

Timide au point de fuir votre présence !

THÉRÈSE.

Mais je ne lui ai rien fait.

TIENNETTE.

Vous croyez qu'il suffit à une gentille Poletaise comme vous de ne rien faire... pour ne pas lui faire quelque chose ?

THÉRÈSE.

Je ne comprends pas.

TIENNETTE, la faisant virer.

Et ce gabarit ? Croyez-vous que Jean n'a pas vu comme c'est lourné ? Et ces jolis fanaux ? Est-ce que vous croyez que Jean n'a pas vu combien ils sont doux ? (Thérèse sourit.) Et votre sourire ? tenez, vous croyez que ça ne lui réchauffe pas le cœur quand on nous le ramène de Dieppe ou du Pollet, mort de fatigue, après un de ces sauvetages dont il est si coutumier que maintenant, ça ne compte pas plus pour lui que les coups de chapeau dans la vie de monsieur le Curé... Qu'est-ce qu'il cherche ici ?

THÉRÈSE, rougissant.

Je ne sais pas, Tiennette.

TIENNETTE, l'imitant.

Je ne sais pas, Tiennette... Ah! ah! ce n'est pas moi, bien sûr.

THÉRÈSE.

Oh! Tiennette, quoi pensez-vous ?

TIENNETTE.

Où serait le mal?... Vingt ans, orpheline, recueill-

lie par Holgan, élevée par lui comme une sœur, c'est tout naturel qu'il vous aime...

THÉRÈSE.

Comme une sœur.

Entre Holgan en costume de pilote.

SCÈNE III

LES MÉMES, HORGAN.

TIENNETTE.

Ah ! le voici !

THÉRÈSE, courant à lui.

Bonjour, Jean !

HORGAN.

Bonjour, petite sœur ?

Il l'embrasse.

TIENNETTE, montrant les fleurs.

Regarde, Jean ?

HORGAN.

Ces fleurs !... (A Thérèse.) Encore toi !

THÉRÈSE.

N'est-ce pas aujourd'hui que nous allons baptiser le bateau de sauvetage qui vous est offert par monsieur Leverdier, votre officier et votre ami ?... Ne fallait-il pas orner la maison, puisque c'est jour de fête ?

HOLGAN, l'embrassant de nouveau.

Chère enfant.. merci!...

Il va au filot, s'assied sur le tabouret et travaille.

TIENNETTE.

Tu ne manges pas ?

HOLGAN.

Je n'ai pas faim.

TIENNETTE.

Ni soif ?

HOLGAN.

Non!

TIENNETTE.

Un marin qui n'a pas soif!... c'est la fin du monde.

THÉRÈSE.

Laissez-le.

TIENNETTE, bas.

Ecoutez, mam'zelle Thérèse... Interrogez-le, croyez-moi... Montrez-lui votre joli sourire... et vos jolies quenottes... et, s'il ne vous déclare pas tout de suite, devant moi, que celui qui vous a goudronné la mâture, n'a pas perdu son temps, je veux qu'on me fasse un nœud de boutine sur le dormant du cou.

Elle fait le geste de s'étrangler.

THÉRÈSE, s'approchant doucement de Jean.

Vous êtes triste, mon Jean ?

HOLGAN, embarrassé.

Triste... non... févraux, oui... J'ai la fièvre de cette journée qui commence.

THÉRÈSE.

Qui verra la consécration suprême de votre bravoure.

HOLGAN.

Et qui sera sans doute le souvenir le plus doux de ma vie.

THÉRÈSE.

Parce qu'elle verra le triomphe glorieux de votre dévouement?...

HOLGAN.

Non, Thérèse, mais à cette barque que le prêtre va bénir... il faut un nom...

TIENNETTE, empressée.

Une marraine...

HOLGAN, souriant.

Et tu connais l'usage, Thérèse?...

THÉRÈSE, très émue.

L'usage veut que le patron choisisse pour marraine la jeune fille qu'il aime.

TIENNETTE.

Et cette jeune fille, Jean?

HOLGAN.

M'aime-t-elle, je ne sais... Voilà ce qui me donne la fièvre.

THÉRÈSE.

Oh! mon Jean? Comment ne vous aimerait-on pas?

TIENNETTE, à part.

Elle a bien dit ça?

HOLGAN.

Je le saurai bientôt.

Il se remet à son fillet.

TIENNETTE, à Thérèse.

Allez vous pavoiser pour la cérémonie, maintenant. Toutes voiles dehors.

THÉRÈSE.

A tout à l'heure, Jean?

HOLGAN.

Comme tes yeux brillent... Comme tu as l'air animé?

THÉRÈSE.

Jamais je n'ai été aussi heureuse ?..:

Elle sort.

SCÈNE VI

TIENNETTE, HOLGAN.

HOLGAN.

Tiennette... tu n'as pas vu Vibrac, ce matin?

TIENNETTE.

Pas encore... mais dis-moi, est-ce qu'il ne va pas bientôt reprendre le train de Paris avec sa fille ?

HOLGAN.

Pourquoi cela ?... Ils te gênent ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

TIENNETTE.

Rien du tout... des braves gens ! ça se voit sur leurs figures... mais ils ne sont pas de notre bord.

HOLGAN.

Vibrac est un enfant du Pollet.

TIENNETTE.

Oui... mais il a tout le temps habité Paris.

HOLGAN.

Tu oublies que Catherine, très délicate, a été élevée chez nous pendant les cinq ou six premières années de son enfance, et, sauvée, je puis le dire, par ma mère ! jadis, je la considérais un peu comme une sœur... et maintenant...

TIENNETTE, soupçonneuse.

Maintenant ?...

Il se tait. Entrent Vibrac et Catherine.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, VIBRAC, CATHERINE, puis
MAJORY.

CATHERINE.

Bonjour, Jean !

HOLGAN.

Bonjour, Catherine ! bonjour, monsieur Vibrac !
Voilà donc la santé tout à fait revenue ?

VIBRAC.

Oui, Jean, et beaucoup grâce à toi. Mon médecin, à mon retour de voyage, me voyant très fatigué, m'avait envoyé à la mer. Tu as voulu me recevoir en souvenir de l'affection qu'avaient l'une pour l'autre nos deux familles. Et en rentrant chez toi, il m'a semblé que je retrouvais un fils. C'est ce qui m'a remis sur pied tout de suite.

HOLGAN.

Vous oubliez la tendresse inquiète de Catherine et les soins de notre ami, le docteur Majory.

VIBRAC, avec élan.

Je n'oublie rien, Jean... (Puis avec tristesse.) Rien... c'est pourquoi, malgré toutes les affections dont je suis entouré j'ai hâte de revoir Paris!...

CATHERINE.

Péjà, père ? vous n'y songez pas.

VIBRAC.

J'y songe si bien, chère enfant, que je n'attends pour parler... Tiennette !...

TIENNETTE.

Monsieur.

VIBRAC.

Le facteur est passé... Il n'y avait rien pour moi ?

TIENNETTE.

Non, Monsieur, rien du tout !

VIBRAC.

C'est singulier.

TIENNETTE.

Non, c'est pas singulier. Quand y a rien, y ne donne jamais rien, c'est l'homme ?

CATHERINE.

Qu'attendiez-vous, mon père ?

VIBRAC.

Une lettre de monsieur de Chantoisel, président du cercle...

HOLGAN.

Alors, vous partiriez comme cela, sans assister à la bénédiction de notre barque ?

VIBRAC.

Oh ! Jean, peux-tu croire?... Une touchante cérémonie, ma Catherine, du moins de mon temps... et il s'y préparait pas mal de mariages... La marraine de la barque était presque toujours mariée

dans l'année, car, pour le patron, choisir une mar-
raïne .. c'était faire avec d'amour.

HOLGAN.

Les pêcheurs sont restés simples et croyants. Ils
ont le culte du passé! Et moi je ne suis qu'un
pêcheur...

CATHERINE.

Un pêcheur, mais avec cela le premier et le plus
adroit des vingt pilotes de Dieppe, le plus hardi des
sauveteurs, le roi de la côte, comme on vous
appelle, Jean!

HOLGAN, avec joie.

Ah! Catherine, vous savez...

CATHERINE.

Comment ne saurais-je pas? Comment n'aurais-je
pas entendu, depuis deux mois que nous vivons
auprès de vous, les éloges que l'on fait de votre
bravoure? « Jean Holgan n'a jamais tremblé »!
Voilà ce que l'on dit partout et je suis très fière,
Jean, de vous connaître, très fière d'avoir été jadis
votre petite sœur, très fière, surtout, d'être restée
votre amie.

HOLGAN, très ému.

Oh! Catherine...

TIENNETTE.

Regardez-moi cette enjoleuse.

HOLGAN.

Eh bien! Catherine, on se trompe... J'ai tremblé
deux fois dans ma vie!

VIBRAC.

Toi!

TIENNETTE.

Il se vante!

HOLGAN, très simplement.

La première fois, quand j'ai vu là dans son lit, ma mère qui, souffle par souffle, rendait son âme, ma mère qui vous aimait tant, Catherine, et qui vous a si bien soignée. (Catherine prend la main de Holgan dans un élan de sympathie, et Holgan continue avec une certaine gaucherie, sa main entre les mains de Catherine, qui la lâche insensiblement.) La seconde fois, lorsque j'ai compris que j'aimais une jeune fille...

Majory entre. Tiennette placée près de la porte l'arrête du geste.

VIBRAC, à part.

Ah! Ah!

TIENNETTE, bas.

Docteur!... (Elle fait le geste de le faire taire, et, lui indiquant Jean.) Écoutez ce que dit maître Holgan.

Le docteur s'arrête.

HOLGAN, continuant.

Une jeune fille bien au-dessus de moi par l'esprit, par l'élégance... par la distinction...

VIBRAC, à part, gaiement.

Je m'en doutais ?...

TIENNETTE, heureuse, bas au docteur.

Thérèse!...

MAJORY, regardant Holgan et Tiennette.

Etes-vous sûre de ne pas vous tromper, ma bonne Tiennette?

TIENNETTE.

Je ne me trompe jamais !

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, puis CHANTOISEL.

MAJORY, s'avançant.

Mon cher Vibrac... devinez qui je viens de rencontrer sur le port.

CATHERINE, s'éloignant de Holgan.

Comme il m'aime ?

VIBRAC, à Majory.

Je ne sais pas, moi.

MAJORY.

Votre président.

VIBRAC, avec joie.

Monsieur de Chantoisel ?...

CHANTOISEL, entrant.

Moi-même ?... (A Holgan.) Excusez-moi, Monsieur. (A Vibrac.) Voulez-vous me présenter, je vous prie ?...

VIBRAC.

Monsieur le comte de Chantoisel, le plus fidèle des habitués de ma salle, qui m'a aidé de sa bourse,

il y a trente ans, lors de mes débuts, et qui m'a toujours honoré de son amitié...

HOLGAN, saluant.

Monsieur...

CHANTOISEL, saluant.

Monsieur... (A Vibrac.) Il n'y a point là d'honneur Vibrac. (A tous.) Dans la vie, les braves gens comme nous finissent toujours par se reconnaître... (A Holgan.) Ensuite, ils s'estiment... (A Vibrac.) Et de là à l'amitié la plus étroite, il n'y a qu'un pas.

Ils se serrent la main.

HOLGAN.

Monsieur, vous êtes ici chez Vibrac, et non chez moi.

CHANTOISEL, à part:

Du ton, ce pilote... Il est moderne !...

HOLGAN.

Je vous laisse. Dans un instant, des amis viendront me chercher. J'ai à peine le temps de me préparer. (Bas, en passant près de Catherine.) Vous ai-je offensée, Catherine ?

CATHERINE, bas.

Non, Jean !

HOLGAN, à part.

M'aime-t-elle ?...

Il sort.

MAJORY, à Catherine.

Il faut que je vous parle au plus vite.

CATHERINE, inquiète.

Un malheur ?

MAJORY, montrant Vibrac.

Pronoz garde!

VIBRAC, à Majory, montrant Chantoisel.

Majory, vous ne sauriez croire combien je suis touché de la démarche de monsieur de Chantoisel... il lui était si facile de m'écrire. Eh bien! non, il a préféré quitter ses affaires, ses habitudes, la Bourse, le Cercle...

CHANTOISEL.

Le cercle... je l'ai amené avec moi... nous sommes ici toute la bande... Melvil, Bourras, Marescot, avec Emilienne, naturellement ils sont en train de regarder la mer... moi, je ne peux pas la voir en face.

TIENNETTE.

Quel blasphème !...

CHANTOISEL, la lorgnant, à Majory.

Un homme?... ou une femme ?...

TIENNETTE.

Une femme, gringalet, et une vraie femme?... En douze ans, douze enfants?

CHANTOISEL.

Tous les ans un dividende? Bravo? (A Vibrac pendant que Tiennette sort.) Oui... Chantoisel à la mer... (A Majory.) Pendant trente ans, Monsieur, tous vos confrères m'ont dit: « La mer engraisse ». J'ai fini par

en trouver un qui m'a dit : « La mer fait maigrir ». Et je suis venu. Ah! docteur, vous êtes maigre... Vous êtes maigre, Vibrac!... Vous ne connaissez pas le supplice de l'homme un peu grassouillet comme moi!... Vous vous levez de bonne heure? Affection d'activité! Vous levez-vous tard?... Epaisseur de sang!... Vous montez à cheval?... Pauvre bête!... Vous n'y montez pas?... Parbleu, il lui faudrait un éléphant!.. Faites-vous de l'exercice, des armes, par exemple?... Il a du temps à perdre!... Vous n'en faites pas?... C'est un homme mort... Vous vous couchez tôt?... La paralysie... Vous vous couchez tard?... L'apoplexie!... Vous n'avez pas d'enfants?... Pauvre homme!... Vous en avez beaucoup?... Pauvre femme!!...

MAJORY.

Vous passez l'été à Dioppe ?

CHANTOISEL.

Si je trouve une installation confortable, oui. A peine arrivé, je me sens d'une vigueur, d'un tempérament!... C'est le phosphore!... Mais, je repars ce soir même pour Paris. Notre assaut aura lieu le 15 juin.

CATHERINE.

Vous voulez prendre part à un assaut, mon père ?

VIBRAC.

Oui... Sous prétexte qu'ayant besoin de repos, j'ai refusé depuis trois mois de faire assaut en public on s'est figuré que j'étais un homme fini, usé. Je leur ferai bien voir.

MAJORY.

Mon cher Vibrac, je vous ai conseillé, et je vous

conseille encore de ne plus toucher à un fleuret que pour donner la leçon.

VIBRAC, riant.

Allons donc! monsieur Majory!... Jamais je ne me suis senti les jarrets aussi solides, la main aussi souple et aussi légère. Vous verrez!

CATHERINE.

Mais, père! quel intérêt avez-vous!...

VIBRAC.

Quel intérêt? quel intérêt?... Eh! pardieu, depuis trois mois, il n'y a point d'ironies qui n'aient été versées sur mon nom, un nom honoré, pourtant. Et cela, le lendemain de mon retour, alors que je venais de parcourir, pendant une année entière, les pays rivaux du nôtre, promenant à travers l'Europe la gloire indiscutée de l'escrime française.

CHANTOISEL.

Enfin, Mademoiselle, à la prière de Vibrac, j'ai organisé l'assaut, tout est prêt et je considère qu'il est de son honneur de paraître devant ceux qui l'ont si souvent applaudi.

MAJORY.

Alors, j'y consens; mais que ce soit la dernière fois!

VIBRAC, à Majory.

Vous, Majory, vous devriez vous occuper un peu moins de moi, et un peu plus de ma fille.

MAJORY.

Comment cela?

VIBRAC.

Oui, je sais... vous allez me dire qu'elle n'est pas malade. Cependant, depuis quelque temps, je l'observe et j'ai cru remarquer... elle, autrefois si gaie, si insouciante, je la surprends parfois rêveuse, inquiète. Enfin, tenez, regardez... elle a encore des larmes dans les yeux.

MAJORY, à part.

Soupçonnerait-il ?

VIBRAC.

Docteur, si j'ai voulu être le premier dans mon art, c'est pour elle, c'est pour assurer son avenir. Cette enfant-là, voyez-vous, Majory, c'est toute ma vie. (A Chantoisel.) Quant à nous, monsieur de Chantoisel, il ne nous reste plus qu'à arrêter l'ordre des assauts. Allons en causer sur la plage.

CHANTOISEL.

Non, merci... J'ai déjà aperçu la mer ce matin... je n'en prends que par petites doses... cela me suffit pour aujourd'hui...

VIBRAC.

Alors, passons chez moi !

CHANTOISEL.

J'aime mieux ça !

Sortent Vibrac et Chantoisel.

SCÈNE VII

CATHERINE, MAJORY.

Dès que Vibrac et Chantaisel sont sortis.

CATHERINE, très émue.

Ah ! parlez !... parlez vite !... Ces angoisses me tuent ?

MAJORY.

Calmez-vous.

CATHERINE.

Mon enfant est mort ?

MAJORY.

Non.

CATHERINE.

Alors, quoi donc d'aussi terrible que la mort ?

MAJORY.

Je fais appel à tout votre courage : le croup !

CATHERINE, d'une voix étouffée.

Ah ! Et je suis obligée de rester ici et de paraître heureuse ! Ah ! docteur, docteur !!

MAJORY.

Votre présence n'adoucirait pas ses souffrances et il faut craindre qu'une démarche imprudente n'avertisse votre père...

GATHERINE.

Ah ! J'aimerais mieux mourir plutôt que d'affronter sa colère, son mépris, sa douleur.

MAJORY.

Il commence à s'inquiéter.

GATHERINE.

Ah ! docteur, s'il apprenait ?... Un jour, mon père me dit : « Tiens, mon enfant, prends ce manuscrit... Lis-le... Tous les jours de ta vie j'ai mis sur toi quelques notes. Tu peux, en quelques heures, parcourir tes vingt années jour par jour... Tu verras toutes les inquiétudes que tu m'as données, les inquiétudes et les joies... Tu comprendras, après avoir lu, combien je t'aime, car il me semble que tu l'ignores... Je crois, vois-tu, t'aimer plus que les pères n'aiment leurs filles... Tu jugeras ! » Ah ! s'il apprenait, docteur !

MAJORY.

N'est-il donc aucun moyen de sortir de cette situation ? Lorsqu'il y a six mois, pendant que votre père était en Russie, vous êtes accourue dans ce pays pour y cacher à tous les yeux cet enfant qui allait naître, c'est à moi que vous êtes venue vous confier... Je vous donnai mes soins avec tout le mystère possible. Mais je ne vous ai jamais interrogée. Aujourd'hui, je vous vois si désolée, que je vous offre mon amitié, mon dévouement. Que puis-je faire pour vous ? Voulez-vous que je tente une démarche auprès du père de cet enfant ? Où est-il ? Qui est-il ? Comment se fait-il qu'il ne soit pas auprès de ce pauvre petit qui se meurt ?

CATHERINE.

C'est que j'ai peur que celui dont vous parlez ne soit un misérable !

MAJORY.

Ah ! malheureuse fille !

CATHERINE.

Où, malheureuse ! Malheureuse plus que coupable, allez ? L'année dernière, au moment de son voyage, mon père me remit à la mère d'un de ses élèves, le plus brillant, et pour lequel il avait une affection paternelle... puis il partit, rassuré, confiant dans la prudence de cette mère, dans la probité de ce fils, confiant surtout dans l'honneur de son enfant. Mais la mère tomba malade. Je la soignai, et, dans ses moments d'abandon, elle me voyait la femme de son fils, et le lui disait devant moi. De la part du fils quand je quittais le chevet de la mère, ce n'étaient que tendres protestations, attentions incessantes qui me grisaient. On n'attendait que le retour de mon père pour lui demander ma main. C'est dans un de ces moments où, le cœur ouvert et croyant, on perd toute notion de la réalité, où l'on marche éperdue dans un rêve, que je fus surprise lâchement. Il me consolait, lui, en me disant que bientôt je serais sa femme. Quelque temps après, sa mère mourut. Quand mon père revint, il prétextua de son deuil pour ajourner sa demande, et partit, pour aller faire le tour des côtes de France, sur son yacht, armé ici-même, tenez, avec des marins du Pollet... Depuis près d'une année, il est absent. Mes lettres, mes supplications lui sont-elles parvenues?... Je l'ignore.

MAJORY.

Dites-moi tout ?... Ce qui double votre souffrance,

c'est qu'aujourd'hui vous comparez... vous comparez ce misérable avec le brave garçon qui, tout à l'heure vous a laissé voir si naïvement son amour.

CATHERINE.

Docteur...

MAJORY.

Et vous pensez que la vie vous a trompée, et que votre cœur, en dépit de l'absence, n'a jamais cessé d'être à Jean Holgan.

CATHERINE, avec effort.

Je n'aime et ne veux aimer personne.

MAJORY.

Je vous plains !

CATHERINE.

Si je vous fais pitié, c'est que vous comprenez que je suis perdue. Alors, qu'importe !... Je ne songe plus qu'à mon fils... Mon devoir est d'être auprès de son berceau.

MAJORY.

Votre devoir est de ne pas quitter votre père.

CATHERINE, pleurant.

Mon Dieu ! mon Dieu !

MAJORY.

Du courage !... J'ai laissé au chevet de l'enfant mon confrère de Saint-Prix. Si le mal empirait brusquement, vous seriez prévenue. La nourrice m'a promis d'envoyer sa sœur à Diappe, chez moi... Alors, nous trouverions un prétexte pour vous permettre, sans éveiller les soupçons de

Vibrac, d'aller recevoir le dernier soupir de votre enfant.

CATHERINE.

Ah! docteur! ma résolution est prise... Si mon enfant meurt, je mourrai!

MAJORY.

Et du même coup, vous tuerez votre père.

CATHERINE.

Mon père!... (L'apercevant et changeant de ton.) Mon père?

Reignent Vibrac et Chantoisel.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, VIBRAC, CHANTOISEL.

CHANTOISEL, en entrant.

Ainsi, nous partons ce soir?

VIBRAC, même jeu.

Aussitôt après la bénédiction du bateau, nous faisons nos malles... (A Majory.) Eh bien!... vous l'avez interrogée?

MAJORY.

Oui, vos inquiétudes n'ont aucune raison d'être.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, CHALOPIN, BISCOTIN puis
TIENNETTE, puis JEAN HOLGAN et THÉRÈSE.

BISCOTIN, sur le seuil, à Chatopin.

Et la fin de ton histoire, vieux ?

CHALOPIN, un peu gris.

Je te la dirai tout à l'heure !

Il frappe vigoureusement à l'intérieur de la porte. Tout le
monde se retourne.

CHANTOISEL.

Pourquoi frappez-vous.

CHALOPIN, méprisant.

Je frappe pour savoir si je peux entrer.

CHANTOISEL.

Il est bien temps.

CHALOPIN.

Essuie tes pieds, Biscotin, la politesse avant
tout ?

TIENNETTE, rentrant.

Chatopin à Dieppe... *L'Eclair* a donc mouillé en
rade ?

CATHERINE.

L'Eclair!...

CHALOPIN.

Où, maman Tiennette, en rade depuis une heure.

TIENNETTE.

Et t'es déjà poivré ?

CHALOPIN.

Dame ! une année sur mer ! 365 jours sans boire.

TIENNETTE.

Et ta femme.

CHALOPIN.

Je ne l'ai pas vue. J'peux pas rentrer au logis, c'est trop vide à présent.

TIENNETTE.

Tes deux garçons péris en mer ?

CHALOPIN.

La femme n'est pas gaie, et moi, si je me pochardais pas... je serais pas gai non plus. Oh ! non ! c'est pourquoi j'ai adopté ce novice que je vais initier à une bordée de huit jours... à commencer par le baptême .. Il est paré, le baleau, pavoisé, orné, gondronné, suivi, flambant neuf avec son bouquet. On n'attend que maître Holgan.

TIENNETTE.

Le voici avec Thérèse.

BISGOTIN.

La marraine, hein ?

TIENNETTE.

Un peu, que ça serait une autre ?

BISCOTIN.

Est-elle mignonne !... Une vraie crevette ?

CHALOPIN.

Elle n'a pas des pieds à pêcher des bigorneaux, bien sûr !...

CATHERINE.

L'*Eclair* à Dieppe ?...

HOLGAN.

Je suis en retard ?

CHALOPIN.

Non, mais il ne manque plus que toi.

HOLGAN.

Alors, partons ?

TIENNETTE.

Sans prendre un verre ?

Elle verse.

CHALOPIN.

Pour un verre, mère Tiennette, ce n'est guère la peine.

BISCOTIN.

Versez toujours... on verra après ?

HOLGAN, à Catherine.

Puis-je compter sur vous, Catherine ?

CATHERINE.

Certainement, Jean,

HOLGAN.

Merci.

CHANTOISEL.

Mademoiselle, je vous accompagnerai, si vous voulez bien le permettre.

VIBRAC.

C'est ça et moi je vous rejoindrai... Mais, j'y songe... vous qui ne vouliez plus voir la mer, aujourd'hui ?

CHANTOISEL.

Je lui tournerai le dos, voilà tout !

CHALOPIN, à Biscotin.

Ne t'affale pas sur le cidre... ça tient de la place et c'est pas bon à grand'chose.

BISCOTIN, à son verre.

Toi, range-toi bien, il y en aura d'autres.

CHANTOISEL, à Chalopin.

Mon pauvre garçon, vous devez souffrir.

CHALOPIN.

Moi, Monsieur ?

CHANTOISEL.

Oui, cette fluxion ? Un coup d'air, sans doute ?

CHALOPIN.

Non, c'est ma chique ! (Il la déplace. Biscotin a tiré sa pipe.) Attention, vieux, faut pas cracher !

BISCOTIN.

Comment faire ?

CHALOPIN.

On crache dans son mouchoir.

BISCOTIN, regardant ses doigts.

Mon mouchoir !

Il est surpris.

CHALOPIN, offrant son bras à Tiennette.

Mère Tiennette... (A Biscotin.) En avant, toi !
(Saluant) La compagnie...

BISCOTIN.

Et la fin de ton histoire, vieux ?

CHALOPIN.

Alors, le mousse épousa toutes les filles du roi ;
il régala l'équipage et pendant six mois personne ne
put le dessouler.

BISCOTIN.

C'était le vrai temps.

Ils sortent : Chantoisel avec Catherine, et Thérèse avec Hol-
gan, tandis que Chalopin et Tiennette, suivis de Biscotin
ferment la marche. La sortie a lieu lentement à partir de
« Je lui tounerai le dos ». La plaisant rie de la fluxion a
lieu en passant devant les deux matelots, etc.

TIENNETTE, sur le pas de la porte, s'arrêtant à Vibrac.

Eh bien ! et vous, monsieur Vibrac, vous n'em-
boîtez pas ?

VIBRAC.

Merci ? allez devant, Tiennette... allez devant, je
vous rejoindrai.

TENNETTE.

A votre aise!

Elle sort.

SCÈNE XI

VIBRAC, seul, puis MARIE-ANNE.

VIBRAC.

Quel brave homme, ce Chantoisel? Enfin l'assaut aura lieu, Chantoisel avait toutes les adhésions, on n'attendait plus que la mienne... la mienne, quand c'est moi qui avais sollicité, supplié presque... ah! brave, brave Chantoisel!

MARIE-ANNE, ouvrant la porte.

Pardon! la maison de maître Holgan, le pilote, s'il vous plaît?

VIBRAC.

C'est bien ici, mon enfant, mais Jean vient de sortir...

MARIE-ANNE.

Oh! ce n'est pas à lui que je veux parler, monsieur, mais au docteur Majorcy. J'en viens, de chez le docteur, mais on m'a répondu que je le trouverais chez maître Holgan.

VIBRAC.

Vous n'avez pas de chance... le docteur est parti, lui aussi.

MARIE-ANNE, réfléchissant.

Ah!

VIBRAC.

C'est donc grave ?

MARIE-ANNE.

Il y a bien, dans la maison, monsieur Vibrac avec sa fille ?

VIBRAC, se levant.

Monsieur Vibrac ?... C'est lui que vous voulez voir ?

MARIE-ANNE, effrayée.

Oh ! non, pas lui, pas lui ?

VIBRAC, étonné.

Sa fille, alors ?

MARIE-ANNE, à part.

Oh ! mon Dieu ! si c'était...

VIBRAC.

Voyons... de quoi s'agit-il ? On dirait vraiment que je vous effraye.

MARIE-ANNE.

Oh non ?... Oh non ! Monsieur.

VIBRAC.

Qu'avez-vous de si grave à faire connaître à Catherine, que vous ne puissiez l'apprendre à son père ?

MARIE-ANNE, à part.

Son père!... Ça y est!... (Haut.) Mais rien, Monsieur, rien?

VIBRAC.

Ma fille n'a pas de secret pour moi, parlez?

MARIE-ANNE.

Je vous jure...

VIBRAC, violemment.

Mais parlez donc?

MARIE-ANNE, pleurant.

Je vous en prie...

VIBRAC, après un effort.

Pardon?... (Silence.) Au fait c'est de l'enfantil-lage... Les jeunes filles ne prennent pas toujours leur père pour confident... Catherine m'a caché quelque bonne œuvre, n'est-ce pas?... Une charité mystérieuse?... Il y a tant de malheureux, tant d'orphelins, parmi les pécheurs de la côte....

MARIE-ANNE.

Justement, Monsieur, c'est cela.

VIBRAC.

Eh bien, mon enfant, je joindrai mon aumône à la sienne. Vous ne le lui direz pas. Elle gardera pour elle seule le secret de son bon cœur, où faut-il que j'adresse mon offrande?... Vous vous laissez?... Vous détournez les yeux?... Vous n'avez pas l'habitude de mentir?... (Éclatant.) Alors qu'y a-t-il donc?

MARIE-ANNE.

Ah ! mon Dieu ? comment faire ?

VIBRAC.

Vous avez voulu voir ma fille... je vais vous conduire auprès d'elle.

MARIE-ANNE, à part.

Je n'irai pas ?

VIBRAC, la prenant par la main.

Vous irez !

MARIE-ANNE.

Ah ! pauvre demoiselle !

VIBRAC.

Vous irez et vous lui parlerez devant moi...
Allons, venez !... (Elle résiste.) Eh ! venez donc !

Il l'entraîne.

Rideau.

DEUXIÈME TABLEAU

Le baptême de *l'Espère en Dieu*

Le port de Dieppe, bateaux. Près de la mer et sur ses étais,
la barque de sauvetage ornée de drapeaux avec des fleurs.
On a dressé des tables tout près et on sert à boire à ceux
qui viennent.

SCÈNE PREMIÈRE

MATELOTS DE *l'Éclair* EN TENUE, BISCOTIN,
CHALOPIN, PÊCHEURS, PÊCHEUSES.

Au lever du rideau des pêcheurs en différents costumes, les
uns en vêtements de fête, les autres en costume de tra-
vail, sont en scène et dansent une ronde chantant, se
tenant par la main. Ils font des bouds autour de Chalopin
et de Biscotin qui au milieu d'eux tournent en sens inverse.
Ils chantent un refrain :

Et hale ! Et hale !
Et souque ! Et souque !
Et vire ! Et vire !
Et loi ! Et loi !
Et ran tan plan !
Et ran tan plan !

Ils s'arrêtent et prennent un air triste en écoutant Chalopin
qui chante d'un ton lamentable :

CHALOPIN, luthère.

Le ciel est noir, la mer gronde,
Les dangers sont grands la nuit
Sont fanal levé sur l'onde,
Une seule étoile luit !

Ils redeviennent tout à coup d'une gaieté folle et recommencent leur ronde en chantant le refrain d'un rythme très gai en remettant leurs bécets.

TOUS.

Et hale ! Et hale !
Etc.

BISCOTIN.

Il chante comme une poulie mal graissée, ce vieux-là !

Ils vont à une table.

CHALOPIN, levant son verre.

En l'honneur du bateau ! Crie !

TOUS, de même.

Crao !

CHALOPIN.

Attention au sifflet de manœuvre.

Il siffle, tous boivent d'un trait.

BISCOTIN, lugubre.

Un homme à la mer !

CHALOPIN, paternel.

Ce novice ! ça boit la goutte comme un vrai pape.

BISCOTIN.

Oui, je crois qu'à force de boire, j'aurai une biture d'officier.

CHALOPIN, levant son verre.

En l'honneur de la marraine!

BISCOTIN.

En l'honneur de mademoiselle Thérèse!

CHALOPIN.

Crie!

TOUS, levant leurs verres.

Crac!

Ils boivent.

BISCOTIN, lugubre.

Un homme à la mer!

CHALOPIN.

Voilà un petit vin qu'est pas piqué des cancrelats.

REPRISE DE LA RONDE.

Et hale! Et hale!

Etc.

BISCOTIN.

Et la fin de ton histoire, vieux?

CHALOPIN.

Par la vertu de son grain de chènevis et de son bâton de roseau, le mousse eut les trésors qu'il voulait; il régala l'équipage, et pendant près de vingt ans, personne ne dessoula plus.

BISCOTIN.

Ah! c'était le vrai temps! (Regardant au loin.) Eh! vieux, voilà la femme!

TOUS, riant.

Ah! ah!

CHALOPIN.

Eh ben, quoi... ma femme! et puis après? Vous croyez peut-être que j'en ai peur? Vous allez voir ce que je vais lui muscler son porte-pipe!

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, MÈRE CHALOPIN.

MÈRE CHALOPIN.

Ah! te voilà... depuis un an que je ne t'ai vu, tu ne pouvais pas passer à la maison?

CHALOPIN.

Non, c'est trop vide, la maison, à présent!

MÈRE CHALOPIN.

Depuis que les gars sont morts... Et tu tires ta bordée?

CHALOPIN.

Faut ben s'amuser, la mère, pour oublier.

MÈRE CHALOPIN.

Amuse-toi, mon vieux, amuse-toi!

CHALOPIN.

Hein ? vous entendez, vous autres ?

MÈRE CHALOPIN, tendant la main.

Passe-moi ton décompte.

CHALOPIN.

Hein ? Quoi ?

MÈRE CHALOPIN.

Tu as de l'argent ? Monsieur de Rochefière l'a payé ?

CHALOPIN, menaçant.

Oui, qu'il m'a payé... Et après ?

MÈRE CHALOPIN.

Donne... ou sinon.

CHALOPIN, radouci.

C'est bon... voilà. (Il donne un porte-monnaie, les pêcheurs se mettent à rire.) C'est bien parce que je ne veux pas de querelle, sans ça...

MÈRE CHALOPIN.

Donne encore... tu en as d'autre.

CHALOPIN, menaçant.

Ah ! la mère !

MÈRE CHALOPIN.

Et plus vite que ça... entends-tu ?

CHALOPIN, tirant un second porte-monnaie et lui donnant.

C'est bien, parce que je ne veux pas de querelle ! sans cela...

Les pécheurs rient.

MÈRE CHALOPIN.

Et maintenant, la réserve ?

CHALOPIN.

Ah ! mais... je vais l'amuser la vieille !

MÈRE CHALOPIN, relevant les manches.

Amure !

CHALOPIN, donnant un troisième porte-monnaie.

C'est bon ! point de cris ! point de cris !

BISCOTIN.

En v'là une femme !

MÈRE CHALOPIN.

Je sais qu'il t'en reste de quoi faire la noce ! A présent, comme je ne t'ai pas vu depuis douze mois, laisse-moi t'embrasser. (Elle l'embrasse.) Tu n'es qu'une vieille hête... tire la bordée, je ne te le défends pas.

BISCOTIN.

Plutôt que d'avoir une femme pareille, j'aimerais mieux entrer dans la douane.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, TIENNETTE.

TIENNETTE, qui a entendu.

Ne parle pas des anciens, eh ! pêcheur de moules !

BISCOTIN, furieux.

Pêcheur de moules !... Ah ! mais...

MÈRE CHALOPIN, à son homme, passant devant le bateau et le regardant.

Où, c'est bien établi... ça vous a un joli air de barque prête à sauver le pauvre monde en péril... Que le bon Dieu la protège ! Mais elle vient bien tard sur notre côte... Elle ne me rendra pas les deux fils que j'ai perdus... mon pauvre Jacques et mon pauvre Etienne !

BISCOTIN, ému.

Allons, allons, la mère !...

MÈRE CHALOPIN, à Chalopin, essayant ses yeux.

Amuse-toi, mon vieux, amuse-toi ! Le souvenir, c'est bon pour les femmes !... Viens, Tiennette, au-devant de la procession !

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, moins LA MÈRE CHALOPIN, puis
EMILIENNE, MELVIL, DUTILLOY, BOURIAS,
MARESCOT, CHANTOISEL, puis LEVERDIER ET
JEAN HORGAN.

CHALOPIN.

Eh bien, vous avez vu comme je l'ai galipotée.

LES PÊCHEURS, riant.

Ah! oui... ah! ah!

BISCOTIN.

Eh l'honneur de la mère Chalopin! Crie!

TOUS.

Crac!

Ils boivent.

BISCOTIN.

Un homme à la mer!... Ah! des Parisiens.

EMILIENNE, son mouchoir sous le nez.

Ah!... Il y a ici des odeurs!

BISCOTIN.

C'est l'hareng, Madame.

CHALOPIN, chantant.

S'il sent mauvais, c'est de nature!

Ah! fil' ton nœud!

S'il fleur bon, c'est d'aventure!

File ton nœud dans la voileure, ah! file ton nœud!

EMILIE, à Biscotin.

Dites-moi, mon ami, c'est bien la barque que l'on doit bénir tout à l'heure ?

BISCOTIN.

Oui, Madame... et en attendant, si vous voulez l'arroser avec nous... garçon... une bouteille et deux verres ?

EMILIE, riant.

Merci ! merci !

BISCOTIN, à Chalopin.

Quelle mâture, vieux ?

CHALOPIN.

Le gaillard d'avant, surtout !

BISCOTIN.

J'y lancerais bien une torpille !

CHALOPIN, regardant Marescot qui vient de s'asseoir et se balance les jambes croisées.

Regarde-donc ! (Montrant ses bottines larges et pointues.) N'en v'là un qui marche avec des limandes !

BISCOTIN, montrant Chantoisel.

Eh bien, et le gros ? pointe un peu dessus. Crois-tu qu'il serait utile dans un naufrage !
Ils vont au fond achever les derniers préparatifs du bateau.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, BAIGNEURS, BAIGNEUSES.

BOURRAS, très d'écœuré.

La marée monte... c'est l'heure du bain... nous
allons voir... voir passer les dames!

CHANTOISEL.

Quoi, Bourras !... à votre âge !... encore ?

BOURRAS.

Pour le coup d'œil, hélas !

CHANTOISEL, à Emilienne.

Nagez-vous, Madame ?

EMILIENNE.

Comme une friture.

CHANTOISEL.

Et vous ne vous baignez pas ?

EMILIENNE.

A quoi bon ? Ce matin, vous ne m'avez pas seu-
lement forgée une fois... et cependant je ne me
baignais que jusqu'à la cheville pour ne pas vous
cacher mes jambes.

Entrent Leverdier et Holgan.

MARESCOT, montrant Holgan et ses médailles.

Oh ! cette ferbianterie !

CHANTOISEL.

Autant d'actes de dévouement, mon cher ! cha-

une de ces médailles représente la vie de vingt personnes au moins!...

EMILIENNE.

J'espère bien qu'il n'en porte pas sur son gilet de flanelle?

CHANTOISEL, avec reproche.

Emilienno!

MAHESCOT.

C'est un Terre-Neuve!

LEVERDIER, qui a entendu.

Oui, Monsieur, un terre-neuve... c'est-à-dire le courage et l'abnégation.

MARESCOT.

Instinct!

LEVERDIER.

Ou l'amour pieux de ses semblables!

MARESCOT.

Un métier!

LEVERDIER.

Soit, un métier, et il en est fier, car dans ce métier là, le devoir c'est l'héroïsme! Vous pouvez tous, Messieurs, saluer Holgan de votre surnom, il ne s'en fâchera pas... il est aussi doux qu'il est fort : Un terre-neuve!

HOLGAN.

Oh! mon lieutenant... comme je sens bien toute votre affection dans chacune de vos paroles.

LEVERDIER.

Où, Jean, tu peux compter sur moi jusqu'à la mort, car jusqu'à la mort, je me souviendrai de cette nuit où tu es devenu mon ami, mon matelot !

HOLGAN.

Mon lieutenant?...

MARESCOT.

Qui est-ce?

CHANTOISEL.

Enseigne de vaisseau, et fils d'un riche armateur dieppois... C'est lui, m'a-t-on dit, qui a fait construire ce bateau pour son matelot Jean Holgan.

LEVERDIER.

Une nuit dont le souvenir me trouble.

HOLGAN.

Je vous en prie!...

LEVERDIER.

La mer démontée ballait les flancs du « Borda » où j'étais élève, où tu étais quartier maître, quand tout-à-coup, dans une fausse manœuvre, un de mes amis tombe à la mer... Je me penche, les mains crispées à un câble et je vais pour lui porter secours... Mais l'épouvante me prend, une épouvante irraisonnée, l'horrible vision des abîmes où mon camarade se perdait, blessé dans sa chute... Tu passais, je te saisis par le bras, disant : « J'ai peur ! J'ai peur ! » Tu t'élanças ! Ta bravoure me rendit la raison... mais il était trop tard !... Depuis cette nuit-là je doute de moi... Suis-je un lâche ?

HOLGAN.

Les occasions de courage ne vous manqueront pas, mon lieutenant!

LEVERDIER.

Oui, mais tu ne seras pas là, loi!

Les matelots et les pêcheurs se rapprochent.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE, THÉRÈSE, TIENNETTE, MÈRE CHALOPIN, CHALOPIN, BISCOTIN, COCOTTES, MATELOTS, PÊCHEURS, PÊCHEUSES, QUELQUES SOLDATS.

MARESCOT, à son groupe.

Eh! la petite Catherine Vibrac? Et Rochefière qui n'est pas là?

LEVERDIER.

Tenez, Messieurs... voulez-vous savoir ce qu'on pense ici du Terre-Neuve? Avant que le prêtre ne vienne bénir le bateau, mes amis, qui choisissez-vous pour être votre guide au milieu des tempêtes?

TOUS.

Jean Holgan! Jean Holgan!

HOLGAN, modeste et gêné.

Vous êtes tous aussi habiles que moi à manier la barre... Autant que moi vous méprisez la mort. Pourquoi ne choisiriez-vous pas l'un de vous, Chalopin, par exemple?

CHALOPIN.

Chalopin est un bon matelot, c'est vrai, mais Chalopin est un pochard.

LEVERDIER.

Accepte : il en est d'aussi dignes que toi par le sang-froid et la bravoure, mais tes vingt sauvetages et cette croix qui brille sur ta poitrine le rendent sans rival.

HOLGAN, très ému.

J'accepte !

TOUS.

Vive Jean Holgan !

LEVERDIER, aux parisiens.

Ecoutez comme ils l'acclament !

THÉRÈSE.

N'est-ce pas, Catherine, qu'une femme serait fière d'être à lui ?

CATHERINE.

Je ne sais pas de plus noble cœur, et plus grand et plus généreux.

LEVERDIER.

Eh bien, frère, et moi ?

Il lui tend la main.

HOLGAN, se précipitant.

Ah ! mon lieutenant ! mon lieutenant !
Il sanglote et les deux hommes se jettent dans les bras l'un de l'autre.

MARESCOT, près duquel sont Chalopin, Biscotin et Tiennette.

Ils s'embrassent!

CHALOPIN.

Dame, oui! Chez nous, voyez-vous, quand deux hommes se disent: « sois mon matelot! » tout devient commun: la besogne et le danger.

BISCOTIN.

La peine et le plaisir!

TIENNETTE.

L'eau-de-vie et le tabac!

CHALOPIN.

Où va l'un son matelot le suit!

BISCOTIN.

Où l'un tape, l'autre tape sans savoir!

TIENNETTE.

Toujours côte à côte!

BISCOTIN.

Soignant la même voile!

CHALOPIN.

Servant la même pièce!

TIENNETTE.

Boyant à la même gourde!

CHALOPIN.

Rompant le même biseau!

BISCOTIN.

Noyés par la même vague!

CHALOPIN.

Ou coupés en deux par le même obus!

THÉRÈSE.

Et c'est ainsi qu'un officier et un matelot peuvent être frères... unis par une tendresse commune, sans que la rigueur de la discipline en souffre, ni que le respect diminue.

LEVERDIER.

Jean! quelle est celle que tu choisis pour marraine?

HOLGAN, à part.

M'aime-t-elle?

TIENNETTE.

Ton choix, nous le connaissons bien... Vois comme ses yeux te disent qu'elle t'aime!

Elle montre Thérèse.

HOLGAN, regardant Catherine.

Vraiment!...

Il va vers les deux jeunes filles qui se tiennent l'une près de l'autre.

THÉRÈSE, à part.

Il vient à moi! ah! mon Jean! mon ami! mon rêve.

HOLGAN, à Catherine.

Catherine, ce serait un grand honneur pour moi,

une grande, bien grande joie surtout, si vous vouliez être la marraine de cette barque.

CATHERINE.

Moi, Jean ?

THÉRÈSE.

Elle!... ah! grand Dieu!

TIENNETTE.

Comment! ah! la pauvre! mam'zelle Thérèse!... mam'zelle Thérèse!...

Elle la soutient.

THÉRÈSE, presque défaillante.

Tiennette, c'est elle qu'il aime!

TIENNETTE.

Du courage!

HOLGAN.

Catherine, j'ai été bien hardi de vous demander cela, et j'avais bien peur, je vous assure.

CATHERINE.

N'était-ce pas tout simple, et pourquoi vous aurais-je refusé ?

MARESCOT, qui regarde depuis un instant, à part.

Eh bien! et Rochefère?... ah! le pauvre!

HOLGAN, timide.

Dois-je espérer, Catherine, qu'en acceptant, vous répondrez à l'aveu de vous aimer que je fais à la face de tous ?

THÉRÈSE.

Tiennelle, tu l'entends?

TIENNETTE.

Soyez lière!

CATHERINE.

Non, Jean, moi je ne suis pas engagée. Ne considérez pas cela comme un aveu de ma part... Je ne puis vous laisser croire... Jean, je ne puis pas être votre femme.

THÉRÈSE, à Tiennette avec joie.

Elle ne l'aime pas!

CATHERINE.

Jean... je vous ai fait de la peine?

HOLGAN.

Beaucoup! beaucoup!... Mais je ne vous le reproche pas... c'est ma faute... à force de vivre avec une idée, on finit par n'y plus voir très clair... Alors, j'avais cru, un moment, parce que vos yeux étaient très doux, quand ils me regardaient... j'avais cru... Enfin, je me suis trompé... mais je ne vous en veux pas.

CATHERINE, très émue.

Jean! Jean!

HOLGAN, descendant un peu très ému, aussi.

Catherine!

CATHERINE, très émue, d'une voix éteinte.

Pardon!

Holgan sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, VIBRAC, MARIE-ANNE, MAJORY.

VIBRAC, à Marie-Anne.

Vous demandiez ma fille... la voici... parlez.

MAJORY, à Catherine.

La sœur de la nourrice.

CATHERINE, terrifiée.

Grand Diou !

MAJORY, à Thérèse.

Un affreux malheur... et je ne sais comment l'empêcher.

VIBRAC.

Interroge-la, Catherine ?

CATHERINE.

Mais... père.

VIBRAC.

Eh bien ?

CATHERINE.

Je ne connais pas cette jeune fille !

MARIE-ANNE.

C'est vrai, Mademoiselle ne m'a jamais vue !

VIBRAC, à Marie-Anne.

Cependant, c'est bien elle que vous cherchiez ?

MARIE-ANNE.

Monsieur...

VIBRAC, à Catherine.

La vérité.

CATHERINE.

Quel supplice ?

THÉRÈSE, à part.

Catherine me regarde avec des yeux suppliants...

VIBRAC.

Tu gardes le silence ?

CATHERINE, épouvantée.

Je ne sais plus... je ne peux plus... mon père !
Elle se précipite aux genoux de son père, mais Thérèse la retient.

THÉRÈSE, à Catherine, bas.

Taisez-vous ? (A Marie-Anne.) Pardon, Mademoiselle, est-ce bien Catherine ? n'est-ce pas moi que vous désiriez voir ?

MARIE-ANNE.

Mais...

MAJORY, comprenant.

La généreuse fille !

CATHERINE.

Docteur...

MAJORY, bas à Catherine.

Elle vous sauve.

THÉRÈSE, à Marie-Anne.

Pourquoi vous adresser à Catherine et non à moi? vous avez... (Elle regarde Majory.) une mauvaise nouvelle à m'apprendre... et il fallait me préparer à la recevoir, n'est-ce pas?

MARIE-ANNE, regardant Majory.

Oui!

THÉRÈSE, regardant Catherine.

Dites! ne craignez rien... je serai forte.

MARIE-ANNE, hésitant et regardant Catherine.

C'est de l'enfant qu'il s'agit!

VIDRAC.

De l'enfant?

THÉRÈSE, émue, regardant Catherine, à part.

Son enfant!... Oh! la malheureuse! Si Jean savait... il ne faut pas qu'il sache... (Catherine la prie les mains suppliantes; hésitant, après un combat, à Marie-Anne.) De m... mon enfant?

MARIE-ANNE.

Oui, oui, Mademoiselle... il ne passera peut-être pas la nuit!

CATHERINE, hors d'elle.

Mon onf...

MAJORY, très bas, lui prenant le poignet.

Catherine!

THÉRÈSE,

C'est horrible!

VIBRAC.

Je respire... Ah! la pauvre fille... et un instant,
j'ai pu penser... Catherine...

Cris et chants au dehors.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MATELOTS, PÊCHEURS, puis LA
PROCESSION.

DES PÊCHEURS.

La procession! la procession!

On entend dans la coulisse un chœur de jeunes garçons qui
chantent un cantique.

LE CHŒUR.

Frêle esquif que la mer emporte,
Dans ton aulace résolu,
Tes flancs contiennent le salut,
Et la pitié qui réconforte,
Seigneur, exauce notre vœu,
Donne la force à ceux qu'il porte
Pêcheur! pêcheur! mets ton espoir en Dieu!

MAJORY, à Thérèse.

Vous êtes une admirable enfant.

THÉRÈSE.

Puisque Jean l'aime, ne fallait-il pas la sauver?

MAJORY.

Comme j'ai raison de vous aimer,

THÉRÈSE.

Docteur?...

La procession entre en scène. Le prêtre est revêtu d'un surplis et d'une étole blanche. On peut lui donner, si l'on veut, la chape en drap d'or. Enfants de chœur en surplis blancs, soutanes, mozettes et calottes rouges, portant la croix, des cierges, le bénilier, l'aspersoir. Un ou deux autres prêtres, si l'on veut, mais en surplis seulement.

MAJORY, à Mario-Anne.

Mon enfant, je ne voudrais pas laisser votre discrétion sans récompense.

MARIE-ANNE.

Merci, Monsieur le docteur... en mentant j'ai cru bien faire... si j'acceptais de l'argent, je croirais que j'ai mal fait.

Le curé monte dans le bateau avec l'enfant de chœur qui tient la croix et celui qui tient le bénilier et le goupillon. Tout le monde est découvert. Le curé fait le signe de la croix ainsi que tous les assistants, puis il ouvre son bréviaire.

LE CURÉ.

Notre secours est dans le nom du Seigneur.

L'ENFANT DE CHŒUR.

Qui a fait le ciel et la terre.

LE CURÉ.

Soyez propice, ô Seigneur, à nos humbles prières et bénissez ce bateau et tous ceux qu'il doit porter. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ leur tende une main secourable : qu'il commande à la tempête, afin que le calme se rétablisse et que vos serviteurs arrivent au port, objet de leurs désirs. Par ce même Jésus-Christ Notre-Seigneur ! Ainsi soit-il !

LES PÉCHEURS.

Ainsi soit-il.

Le prêtre jette de l'eau béuite dans tout le bateau.

CATHERINE, très bas.

Thérèse, je ne puis quitter mon père, et mon enfant va mourir.

THÉRÈSE, de même.

J'irai, Catherine, et je recueillerai son dernier souffle.

CATHERINE.

Et donnez-lui ce dernier baiser, Thérèse, voulez-vous ?

THÉRÈSE, après une hésitation très marquée.

Oui ! Catherine embrasse Thérèse.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROCHEFIÈRE.

CHALOPIN, à Biscotin.

Le commandant... Veille à ne pas dérapor, hein ?
Ils saluent Rochefière.

VIBRAC, joyeux.

Monsieur de Rochefière... que je suis heureux !
Ils se serrent la main.

CATHERINE, émue, à part.

Monsieur de Rochefière.

VIBRAC, à sa fille.

Catherine, eh bien, mon enfant ?

DE ROCHEFIÈRE, à part.

Catherine !

Ils se saluent très gênés.

CATHERINE, bas.

Il faut à tout prix que je vous parle.

MAJORY, bas à Catherine.

Lui ! n'est-ce pas ?

CATHERINE, de même.

Oui !

LE CURÉ.

La marraine?... Quel nom avez-vous choisi, Mademoiselle ?

CATHERINE.

L'Espère en Dieu !

LE CURÉ.

Je te baptise : à *l'Espère en Dieu* v. (Il fait le signe de la croix sur le bateau.) Que la bénédiction du Très-Haut soit sur toi au jour du danger. Ainsi soit-il !

LES PÊCHEURS.

Ainsi soit-il !

LE CHŒUR.

Seigneur, exauce notre voix
Fais que la mer lui soit clémente
Seigneur ! Seigneur ! bénis *l'Espère en Dieu !*

Rideau.

ACTE II

TROISIÈME TABLEAU

La salle d'armes.

Le décor représente une salle avec des fleurets symétriquement rangés le long des murs. Des numéros sous les fleurets. Quelques panoplies avec des épées, sabres, masques, gants. Une porte ouverte donne accès dans une salle de douches et un cabinet de toilette.

SCÈNE PREMIÈRE

MARESCOT, LANCELOT, CARNIOL, CHANTOISEL.

MARESCOT.

Oui, Messieurs, j'ai rencontré en province un maître d'armes de régiment, un inconnu sans préférence qui mettrait sur les boulets vos professeurs les plus célèbres de Paris.

TOUS.

Ah!

CARNIOL.

Vous avez fait le coup de bouton avec lui?

MARESCOT.

Oui, Messieurs et il ne m'a pas touché!

UN PRÉVOT, appelant.

Monsieur Lancelot !... A vous Carniol.

LANCELOT, sort du cabinet de toilette en tenue d'assaut.

Carniol... mon bon... deux mots...

CARNIOL.

Monsieur.

LANCELOT.

Un louis par coup de bouton que je vous donnerai.

CARNIOL.

Oh! je n'aime pas bien ça!

Ils vont pour sortir.

GHANTOISEL, qui a écouté, en entrant, à Carniol.

Deux louis par coup de bouton qu'il recevra.

CARNIOL.

Ah! j'aime mieux ça!

Il sort.

SCÈNE II

GHANTOISEL, MELVIL, DUTILLOY.

Deux tireurs rentrent de l'assaut, c'est Melvil et Dutilloy.

MELVIL.

Une belle salle ! un monde!

DUTILLOY.

Et une chaleur!

CHANTOISEL.

Dame, s'il n'y avait pas toute avec deux numéros à sensation... l'assaut du baron San Melito avec Poncelet, et celui de Vibrac avec Léonard.

MELVIL.

Et des dames, contre tous les usages.

CHANTOISEL.

C'est San Melito qui l'a exigé. Il a dit : (Accent italien.) « Ze ne souis à l'aise qu'avec les dames ; ze vous « supplie, signor, laissez venir les dames pour « qu'elles me regardent ! » Alors, le comité, pour être agréable à un étranger, a fait droit à sa demande : on a invité des dames.

SCÈNE III

LES MEMES, MAJORY, LEVERDIER.

MAJORY.

Messieurs, je vous présente monsieur Leverdier, membre du cercle depuis deux jours.

LEVERDIER, s'inclinant.

Messieurs...

MAJORY, désignant Melvil.

Monsieur le conseiller Melvil.

CHANTOISEL.

Le seul qui m'ait touché.

MELVIL, à Leverdier.

Monsieur...

Serrement de main.

MAJORY, montrant Dutilloy.

Monsieur Dutilloy, un fin fleuret.

CHANTOISEL.

Le seul également qui m'ait touché.

DUTILLOY.

Monsieur...

Serrement de main.

MELVIL.

Vous faites des armes, monsieur Leverdier ?

LEVERDIER.

Beaucoup... mais je connais peu les maîtres parisiens.

LE PRÉVOT, entrant.

Monsieur de Boisvau... à vous Tiercein.

Il sort. Les tireurs sortent du cabinet de toilette et disparaissent.

MELVIL.

En voici deux : Tiercein est un attaqueur. La caractéristique de son jeu, c'est la grâce. On dit de lui que lorsqu'il touche, il le fait avec tant de délicatesse qu'il semble fleurir la boutonnière de son adversaire.

LEVERDIER.

Charmant!

MELVIL.

Quant à Boisvale, il sait se loger d'une admirable façon...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LANCELOT, CARNIOL, BOURRAS.

LANCELOT, furieux.

Vous n'avez donc pas compris?

CARNIOL.

Si!

LANCELOT.

Combien vous ai-je donné de coups de bouton?

CARNIOL.

Où, par remise, dans la ligne basse.

LANCELOT.

Voilà vingt francs.

CARNIOL, refusant.

Merci!

GHANTOISEL, bas à Carniol.

Combien en a-t-il reçu?

CARNIOL.

30, 40, 50, tout le temps!

CHANTOISEL, lui tendant un billet.

Tenez!

CARNIOL, refusant et riant haut.

Merci... j'ai trop rigolé... je suis payé.

LANCROLOT, affalé dans un fauteuil.

C'est curieux!... J'ai mes jours!

CHANTOISEL, à Carniol.

Monsieur... tous mes compliments.

CARNIOL.

Je suis confus.

CHANTOISEL.

Vous plairait-il dans l'inlimité d'en faire cinq avec moi?

CARNIOL.

Je suis battu d'avance.

CHANTOISEL.

Si vous n'êtes pas fatigué, cependant. (A part.) Je vais lui donner une petite leçon.

Ils tombent en garde... Chantoisel après deux ou trois dégagements s'arrête et va relever le bas de son pantalon. Il dit de loin à Carniol : Continuez!... Puis il revient à Carniol : tous deux retombent en garde, Carniol touche Chantoisel en pleine poitrine.

CHANTOISEL.

Un coup d'enfant! (Ils retombent en garde, Carniol se fend à fond.) Bien fendu! (Il passe à gauche et va se mettre de la résine aux sandales, puis revient se mettre en garde. Carniol touche de nouveau Chantoisel, Chantoisel s'arrêtant.) Je demande à réfléchir.

CARNIOL.

Volontiers!... (A part.) Beau plastron!

Ils remontent.

BOURRAS, à Marescot,

Les femmes, Monsieur, les femmes, ça casse les jambes... regardez-moi... j'ai soixante-dix ans... et j'ai fait de l'escrime toute ma vie... (Toussant.) Hum! hum! et je me suis conservé très robuste, très vert... hum! hum!... voulez-vous mon secret?... Eh bien!... depuis l'âge de 28 ans... j'ai choisi entre les femmes et le fleuret... parce que les femmes... (Il fait le mouvement de s'affaisser.) Voyez-vous!... Et plus de jambes?... plus d'escrime!

MARESCOT.

Alors, depuis l'âge de 28 ans... les femmes?

BOURRAS, faisant claquer l'ongle sous la dent.

Pas ça!

MARESCOT.

C'est un toqué!

CARNIOL.

Avez-vous réfléchi, Monsieur?

CHANTOISEL.

A vos ordres! (Ils se remettent en garde. Chantoisel touche Carniol; allant à lui.) Hé! hé! il y en a un petit peu! (Ils retombent en garde. Touchant de nouveau Carniol.) Hé! hé! 58 ans, et je viens de dîner. La belle, voulez-vous? (Touchant encore.) Hé! hé! il y en a un petit peu!... 58 ans!... et pas essoufflé!... je vous demande pardon... je cherche à m'expliquer votre jeu!

Ils s'arrêtent.

CARNIOL.

Ah! si vous pouviez!... Voilà dix ans que je donne des leçons... et je n'ai jamais pu...

Ils sortent.

LE PRÉVOT, appelant.

Monsieur Martellier, maître adjudant à l'École de Joinville et monsieur Marmagne, prévot de la salle Vibrac.

MELVIL, à Leverdier.

Martellier est le plus dangereux des gauchers. Il est vrai que Marmagne est le premier de nos parieurs riposteurs.

LEVERDIER.

J'ai entendu aussi parler de monsieur de Rochefière.

MELVIL.

Un amateur, le plus fort, le plus redoutable. Il n'avait pour rival parmi les maîtres que Vibrac dont il est l'élève et l'ami. Mais aujourd'hui, Vibrac compte-t-il encore. Nous le saurons peut-être ?

MARESCOT, qui s'est mêlé au groupe, à Melvil.

Mais, dites donc, l'assaut de Vibrac ?

MELVIL.

Eh bien ?

MARESCOT.

Il paraît qu'il n'aura pas lieu !

MAJORY.

Vibrac serait-il malade ?

MARESCOT.

Non, c'est Léonard qui refuse.

MELVIL.

Ah ! et le prétexte ?

MARESCOT.

Il ne veut pas se mesurer avec un impotent.

MELVIL.

Le mot est dur... (A part.) Mais hélas !

MARESCOT.

Il a été dit.

MELVIL.

Et qui va remplacer Léonard ?

MARESCOT.

Rocheffière, justement ! Eh ! tenez ! le voici.

SCÈNE V

LES MEMES, ROCHEFFIÈRE.

ROCHEFFIÈRE.

Messieurs.

MELVIL, à Rocheffière.

Monsieur de Rocheffière, je vous croyais parti pour le tour du monde...

ROCHEFFIÈRE.

Sans la tempête du 12 juin dernier qui m'a causé

des avaries très graves, je ne serais pas avec vous aujourd'hui, Monsieur, j'ai été obligé de relâcher à Dieppe.

LEVERDIER.

J'ai vu en rade un fort joli yacht de plaisance :
« L'Eclair ».

ROCHEFIÈRE.

C'est le mien, Monsieur, et si votre service vous le permet, et qu'il vous fasse plaisir de m'accompagner, je vous remettrai pour aussi longtemps qu'il vous plaira, le commandement de ce joujou.

LEVERDIER.

J'accepterais, Monsieur, mais il faut que je sois dans deux jours à Brest, à bord du « *Magenta* ».

MARESCOT, s'approchant.

Une tempête intelligente.

ROCHEFIÈRE.

Comment cela ?

MARESCOT.

Elle vous a conduit justement là où respirait la petite Vibrae.

LEVERDIER, écoutant.

Que dit-il ?

ROCHEFIÈRE.

En effet, Catherine était à Dieppe, mais je l'ignorais, je vous le jure.

MARESCOT.

Comme vous ignorez qu'elle est là dans la salle,

plus gentille que jamais ; seulement, rappelez-vous le proverbe : les absents ont toujours tort ! (Bas à l'oreille de Rochefière.) Supplanté, mon bon !

ROCHEFIÈRE.

Auprès de Catherine ?

MARESCOT.

Où.

ROCHEFIÈRE.

Par qui ?

MARESCOT.

Hât le parrain, le pilote... Jean Hulgan... vous l'avez vu ?

ROCHEFIÈRE.

Son amant ?

MELVILLE.

Son fiancé, plutôt.

ROCHEFIÈRE, ironique.

Les deux, sans doute.

LEVERDIER, à part.

Comme il parle d'elle.

ROCHEFIÈRE.

Grand bien lui fasse ! je ne la lui disputerai pas.

LEVERDIER, ému.

Messieurs...

MAJORY.

Monsieur Leverdier?...

ROCHEFIÈRE.

Qu'est-ce ?

LEVERDIER.

J'ai entendu votre conversation et il se fait que non seulement j'ai rencontré mademoiselle Vibrac, mais que Jean Holgan est mon ami, mon matelot, Messieurs.

MARESCOT.

Oh ! diable!... une gaffe !

LEVERDIER.

Je crois qu'il ne faut pas jamais parler des femmes...

MARESCOT.

Vieux jeu, le marin !

LEVERDIER.

Excusez donc ma surprise de vous entendre traiter aussi légèrement la jeune fille aimée d'un homme qui est le meilleur et le plus brave que je connaisse.

ROCHEFIÈRE.

Une leçon ?

LEVERDIER.

Ce sera ce qu'il vous plaira.

MARESCOT, navré.

Ça y est !

SCÈNE VI

LES MÊMES, VIBRAC.

VIBRAC.

Une querelle ?

LEVERDIER.

Sans importance.

VIBRAC.

Non ! je ne m'y trompe pas... Messieurs... vous êtes mes élèves, et... ce n'est pas la première fois que vous me permettez d'intervenir entre vous. Je mets mon honneur à enseigner l'art de se défendre contre une attaque injuste ou à se venger d'une insulte, mais rappelez-vous, Messieurs... et ce sont mes meilleurs souvenirs, que j'ai empêché plus d'une fois vos querelles de devenir sanglantes. J'ai trouvé souvent le mot qui réconciliait les adversaires. Eh bien, Messieurs, prenez votre vieux maître comme arbitre; le voulez-vous ?

ROCHEFIÈRE.

Impossible !

VIBRAC.

C'est donc bien grave ! (Silence.) Monsieur de Rochefière, c'est en vous surtout que j'ai mis toute ma science des armes. Vous êtes mon élève préféré, aussi fort que le maître; je vous ai vu si enfant, devant moi, votre fleuret à la main!... Personne ne peut mettre en doute votre bravoure et tous ont à redouter votre adresse ! Eh bien, j'es-

time que votre force sans rivale vous condamne à faire les premiers pas.

LEVERDIER.

Monsieur Vibrac, la provocation vient de moi, bien que l'offense vienne de monsieur de Rochefière. Après ce que vous venez de dire, on serait en droit de penser que j'ai eu peur.

VIBRAC.

Monsieur Leverdier ! (Silence) Je vous prie de m'excuser, Messieurs, (Il se retire).

LEVERDIER.

Reste le choix des armes... Pour éviter toute discussion à nos témoins, je l'abandonne à monsieur de Rochefière.

ROCHEFIÈRE.

Comme il vous plaira.

LEVERDIER.

Un mot pourtant. En dehors de vous, Messieurs, que personne, même ceux de nos témoins qui n'auraient pas assisté à cette discussion, n'apprenne le vrai motif de notre rencontre... (Regardant Vibrac qui ne peut entendre.) Il s'agit d'une jeune fille, Messieurs, il s'agit de l'honneur d'un homme que vous estimez tous.

VIBRAC, à Marescot.

Pourquoi cette querelle ?

MARESCOT.

Discussion intime.

VIBRAC.

Vous ne pouvez rien me dire ?

MARESCOT, gêné.

Non !

VIBRAC.

Pardonnez-moi !

MARESCOT.

Le pauvre !

VIBRAC.

On dirait qu'ils sont gênés devant moi.

Il sort pensif.

SCÈNE IX

LES MEMES, moins VIBRAC, puis CHANTOISEL,
et DUTILLOY.

LEVERDIER, à part.

Jean eût châtié cet homme ! Jean n'est pas là.
C'est à moi de prendre sa place !

ROCHESNIÈRE.

Chantoisel, vous m'assisterez ?

CHANTOISEL, entrant.

Une affaire !

MARESCOT, mis à Chantoisel.

Une fille !

ROCHEPIÈRE.

Vous aussi, Marescot?

CHANTOISEL.

C'est que, cher ami, les émotions... j'aimerais
autant.

MARESCOT.

C'est entendu.

LEVERDIER, à Dutilloy que Majory a pris à part.

Oserai-je vous demander, Monsieur?...

DUTILLOY.

Vous pouvez compter sur moi, Monsieur, je vous
assisterai avec mon ami Lancelot.

CHANTOISEL, à Marescot.

Pourquoi m'avez-vous fourré dans cette affaire?

A vu.

QUATRIÈME TABLEAU

L'Assaut.

La grande salle des fêtes du cercle. Au milieu, à peu près, la
planche où se donnent les assauts, chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

MELVILLE, EMILIE, DUTILLOY, CHANTOISEL,
MABESCOT, INVITÉS.

Au lever du rideau, assaut entre deux vrais prévôts

VOIX.

Bravo ! Bravo !

Arrêt. Le prévôt applaudi salue.

LE PRÉSIDENT.

La belle, Messieurs.

Dernier assaut. Coup de bouton. Applaudissements. Les
deux prévôts enlèvent leurs masques et après avoir salué
l'assistance, se serrent la main.

LE PRÉSIDENT, se couvrant.

La première partie est terminée.

On se lève. Promenadé.

CHANTOISEL.

Vous n'avez pas vu l'assaut de monsieur de Boisvâle avec Tiercelin ?

MARESCOT.

Pourquoi faire ? Ça ne compte pas, mon bon... Tiercelin tient son fleuret comme une paire de pinettes. M'avez-vous vu, moi, à Marseille ?

DUTILLOY.

Ah ! il faut aller à Marseille ?

MARESCOT.

Ici, je ne tire jamais ! Ah ! si vous m'aviez vu à Marseille, et si je ne craignais de me vanter, vous sauriez ce que c'est qu'un beau tireur.

CHANTOISEL.

Et il craint de se vanter.

ÉMILIENNE, à Chantoisel.

Ah ! comme je voudrais faire de l'escrime !

CHANTOISEL.

Rien de plus simple, ma chère Emilienne.

ÉMILIENNE.

Pas si simple que vous croyez... je voudrais faire des armes... mais surtout pour maigrir.

CHANTOISEL.

Comme moi ! Eh bien ?

ÉMILIENNE.

C'est que je ne voudrais pas maigrir de partout.

CHANTOISEL.

Vous feriez un choix ?

ÉMILIE NNE.

Oui... et aucun maître d'armes n'a voulu s'engager...

CHANTOISEL.

Expliquez-moi sur quels détails vous voudriez faire porter les leçons du professeur ?

Ils s'éloignent.

MARESCOT, redescendant avec Melvil.

Eh ! ne soutenez donc pas que ce Martellier est un tireur élégant... on dirait qu'il se tient les pieds en équilibre sur le goulot de deux bouteilles.

MELVIL.

Vous exagérez !

MARESCOT.

M'avez-vous vu, moi, à Marseille ?

MELVIL.

Ah ! il faut aller à Marseille !

MARESCOT.

Ici, je ne tire jamais ! Ah ! si vous m'aviez vu à Marseille, à la salle Léon, une salle où se réunissent tous mes confrères, les banquiers de la ville... sans me vanter, mon bon, je n'ai pas de rival pour les demi-allonges, de Marseille à Dunkerque. Et quand je me fends...

MELVIL, ironique.

Vous passez la frontière.

On rit.

ÉMILËNNE, revenant avec Chantoisel.

Il est très dangereux, ce monsieur ?

CHANTOISEL.

Je crois bien... Il a inventé un nouveau genre de duel.

ÉMILËNNE.

Ah ! lequel ?

CHANTOISEL.

Le duel au rasoir.

MELVIL, qui a quitté Marescot.

Ah ! voilà San Melito qui essaye son public,

SAN MELITO, à Marescot en passant.

Je voudrais faire omne petite assaut avec vous, signor, au fleuret bien entendu, mais à cheval, ze zouis si bien à cheval !... Les dames elles viendraient toutes me voir.

Il fait des yeux langoureux et prend des poses.

ÉMILËNNE.

Pourquoi porte-t-il des bottes ?

MELVIL.

Il ne le dit pas !

CHANTOISEL.

Ces Italiens !... Toujours des bottes secrètes !

Ils remontent.

SCÈNE II

LES MÊMES, allant et venant, LEVERDIER.

DUTILLOY, à Leverdier qui entre.

Voici : Vous vous hâtez derrière les tribunes de Longchamp, à cinq heures... à l'épée.

LEVERDIER.

Bien !

DUTILLOY.

Monsieur de Rochellère nous a paru très nerveux... peu maître de lui... Soyez sur vos gardes!...

LEVERDIER.

J'y veillerai... Merci !

Il remonte.

SCÈNE III

LES MÊMES, CATHERINE, MAJORY.

MAJORY.

Votre fils, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Oui.

MAJORY.

Je ne sais rien. Hier, quand j'ai quitté Dieppe, j'ai fait promettre à Thérèse de me télégraphier au cercle... et je n'ai rien reçu.

CATHERINE, accablée.

Il est mort !

MAJORY.

Non, puisque Thérèse n'a pas télégraphié. C'est avec les enfants surtout qu'il faut croire aux miracles.

Entre Rochefière.

CATHERINE.

Lui !

SCÈNE IV

LES MEMES, ROCHEFIÈRE.

ROCHEFIÈRE, apercevant Catherine.

Catherine !... Diable !...

Il remonte.

CATHERINE.

Laissez-nous, docteur.

MAJORY.

Quelle imprudence !

CATHERINE.

Je vous en prie...

Majory s'éloigne.

SCÈNE V

CATHERINE, ROCHEFIÈRE.

CATHERINE.

Vous m'évitez ?

ROCHEFIÈRE.

Comment pouvez-vous supposer ?

CATHERINE.

Je n'ai pu vous parler à Dieppe... alors, je suis venue ici... j'étais certaine de vous y rencontrer.

ROCHEFIÈRE.

L'endroit est mal choisi, Catherine. Demain, si vous voulez.

CATHERINE.

Non, non ! je ne veux plus attendre... depuis un an... depuis votre départ... je vous ai écrit bien des fois.

ROCHEFIÈRE.

Depuis un an, vous le savez, j'ai mené une vie errante, sur toutes les côtes d'Europe... vos lettres ne me sont point parvenues.

CATHERINE.

De telle sorte que vous ne savez rien ?

ROCHEFIÈRE.

Que saurais-je ?

CATHERINE.

Je suis mère...

ROCHEPIÈRE.

Je l'ignorais... Je vous le jure.

CATHERINE, à part.

Dit-il vrai ? (Haut.) Nous avons, l'un et l'autre, un devoir à remplir... un grand devoir, qui fait que notre vie doit être communa... cet enfant qui m'a déjà coûté tant de larmes, je lui ai donné toute ma tendresse. Les mères, sans doute, s'attachent davantage aux sacrifiés. Voilà mon devoir à moi ! Le vôtre est de lui donner un nom... un honnête homme tient ses promesses... faites que je sois votre femme !

ROCHEPIÈRE.

Écoutez-moi, Catherine... Vous vous croyez trompée... Pourquoi ? Parce que je suis resté un an sans vous donner de mes nouvelles ? J'aurais dû vous écrire, c'est vrai... mais où ? Chez votre père, je ne le pouvais pas !

CATHERINE.

Ainsi, vous vous souvenez de vos promesses ?

ROCHEPIÈRE.

Mes promesses ?

CATHERINE.

Lorsque je veillais au chevet de votre mère mourante, comment aurais-je pu soupçonner, ignorant le mal, qu'un danger pût venir de vous... Votre mère me nommait sa fille... Parfois, elle nous appelait auprès de son lit... elle nous regardait...

daît longuement... puis, elle prenait ma main, elle prenait votre main... elle les réunissait, la vôtre et la mienne, dans une étreinte silencieuse... Elle attendait peut-être un mot de moi, réalisant l'espoir secret de ses derniers jours... Mais, je me taisais, inquiète de mon cœur, partagée entre l'affection que je portais à votre mère, le désir que j'avais de la voir mourir heureuse... (Plus bas.) et les souvenirs bien chers de mon enfance.

ROCHEPIÈRE, à part.

Le pilole!

CATHERINE.

Un jour, votre mère me dit : « Je sens que je n'ai plus que quelques heures à vivre... voulez-vous être à lui? Il vous aime! » Vous étiez là, vous vous êtes mis à genoux et vous m'avez priée... Vos tendresses... les supplications de votre mère... tout cela me grisait... Et de ma faiblesse, de mon isolement, de ma confiance dans votre honneur; vous vous êtes servi de tout pour me tromper, m'affoler! Et ce fut plus qu'un crime, ce fut un sacrilège... car à vos protestations passionnées, vous avez joint les promesses de votre mère à l'agonie... et ce ne fut pas votre nom que j'invoquai pour me défendre lorsque vous m'avez lâchement surpris, ce fut le nom sacré de votre mère que vous avez étouffé avec vos baisers.

Elle pleure.

ROCHEPIÈRE.

Voyons, remettez-vous, Catherine.

CATHERINE.

Je vous assure... ce n'est pas pour vous attendrir, allez; c'est malgré moi!

ROCHEFIÈRE.

Vous voici toute tremblante... si votre père survenait ?

CATHERINE.

Répondez-moi, j'ai besoin de savoir... ce n'est pas par orgueil que je veux être votre femme... Non, ne croyez pas cela... et, tenez, voulez-vous que je disparaisse après notre mariage ?... Je saurai mourir sans qu'on puisse pénétrer le mystère de ma mort... et mon père, en me pleurant, n'aura pas à rougir de moi.

ROCHEFIÈRE.

Vous êtes une enfant !... comment voulez-vous que j'accepte un pareil sacrifice ?

CATHERINE.

Vous refusez ?

ROCHEFIÈRE.

Ne vous ai-je pas dit que mon deuil retarderait notre mariage ?

CATHERINE.

Oui, oui... vous l'avez dit ?

ROCHEFIÈRE.

Ne vous ai-je pas dit qu'une fois de retour, je demanderais votre main ?

CATHERINE.

Eh bien ?

ROCHEFIÈRE.

Demain, je verrai votre père.

CATHERINE.

Oh!

SCÈNE VI

LES MÊMES, INVITÉS, INVITÉES.

UN PRÉVOT, annonçant.

Monsieur San Melito, professeur à Rome, et monsieur Poncetlet, professeur.

ROCHEFIÈRE.

La seconde partie va commencer... voulez-vous me permettre de vous reconduire à votre place?

GHANTOISEL, regardant San Melito qui fait des grâces.

Est-ce qu'il va nous chanter quelque chose?

LE PRÉSIDENT.

Allez, Messieurs!

San Melito boudit, s'affaisse, s'aplatit pour repartir dans des poses extravagantes. De temps en temps il s'arrête et jette un regard langoureux du côté des dames.

MELVIL.

Ah! ah! singulière escrime.

GHANTOISEL.

Ce n'est plus de l'escrime... c'est de la danse!

SAN MELITO, recevant des coups de bouton.

Toccato!... bravo, signor, bravo!... Ze voudrais une verre d'aqua fresca pour me remettre. Et

cuor! El cuor!... (Il met une main sur son cuor.)
Encore oune verre d'aqua fresca!

Assaut.

PONCELET, le touchant.

Hé là! Hé là!

SAN MELITO.

Passato!... Toccato!... La bella!... voulez-vous
signor?

LE PRÉSIDENT.

La belle!

Assaut.

PONCELET.

Hé là!

Ils saluent et se serrent la main.

SAN MELITO.

Gratié... Ah! povero cuor... Zo vous assure qu'à
ceval, z'aurais plous de succès... Toutes les
dames, elles viendraient pour me voir.

ÉMILIEENNE, passant avec lui.

Dites-moi donc pourquoi vous portez des bottes?

LE PRÉVOT.

Monsieur Grandchamp amateur, et monsieur
Carniol, prévot.

Assaut.

SCÈNE VII

TOUS LES PERSONNAGES DE L'ASSAUT.

ROCHEPIÈRE, venant à Marescot qui, dos au public, regardait l'assaut.

Marescot, deux mots ?

MARESCOT.

A vos ordres, mon bon.

ROCHEPIÈRE.

Pour des raisons particulières, je tiens à me battre au plus tôt... à cinq heures du matin, autant que possible.

Catherine entre et écoute.

MARESCOT.

Té ! c'est justement l'heure que nous avons choisie. Vous êtes pressé d'en décroûdre, mon bon.

ROCHEPIÈRE.

A huit heures, je pars. A midi je serai à Dieppe. J'appareille aussitôt.

CATHERINE, à part.

Il me mentait !

MARESCOT.

Bon vent ! bonne brise !

Ils s'éloignent.

CATHERINE.

Ah ! le misérable !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MAJORY.

MAJORY, entrant, une dépêche à la main.

Catherine ?

CATHERINE, étouffant.

Perdue !..

Elle tombe dans les bras de Majory.

MAJORY.

Catherine ! du courage ! Dieu ne vous abandonne pas... votre enfant est sauvé !

CATHERINE, revenant à elle.

Sauvé !

MAJORY, lui tendant la dépêche.

Lisez !

CATHERINE, lisant d'un coup d'œil.

Ah ! Dieu est bon, malgré tout !

MAJORY, avec terreur.

Vibrac !

Catherine froisse la dépêche et veut la cacher.

VIBRAC.

Une dépêche ?

MAJORY.

Un de mes malades !

VIBRAC.

Qui intéresse Catherine ? (A sa fille.) Donne !
donne !... (Elle hésite.) Ah ! donne... depuis trois
jours, il y a trop de mystères autour de moi.

Il lui arrache la dépêche.

MAJORY.

Ne lisez pas !

VIBRAC, lisant.

« Tranquillisez-la vite, son enfant est sauvé. Thérèse ».
(Parlé, à lui-même.) Thérèse !... Mais alors, elle
a donc menti?... Cet enfant malade?... Quel en-
fant?... Voyons... répons ?

CATHERINE.

Je n'ai plus la force de mentir.

VIBRAC.

Non ! non ! ne dis rien !... Tu es toujours l'en-
fant de mes rêves... l'enfant de mon cœur !..

CATHERINE.

Ah !

VIBRAC.

Tu n'as pas profité des jours où le souci de ton
bien être m'entraînait loin de toi !... Non, non !...
Tu peux encore regarder ton père sans rougir ?... Tu
le peux ?... Tu le peux ?...

CATHERINE.

Non !

VIBRAC.

Ah ! toi !... Toi !...

MAJORY.

Vibrac ?

VIBRAC.

Toi !

MAJORY.

Elle a tant pleuré.

VIBRAC.

Voilà tout ce que cela fait de votre vie...

CATHERINE.

Mon père.

MAJORY.

Ayez pitié d'elle, plutôt !

VIBRAC.

L'enfant caressée, choyée, adorée!... On me l'a prise!... On me l'a prise!... Quel est donc le misérable ?

LE PRÉVOT, annonçant.

Monsieur de Rochellière, amateur, et monsieur Vibrac, professeur.

VIBRAC.

Quel est donc l'infâme ?

MELVIL.

Vibrac... votre assaut !

VIBRAC.

Oui, oui... j'entends bien !

MAJORY.

On vous regarde.

VIBRAC.

Ah! oui!... L'assaut!... Eh! qu'est-ce que cela me fait l'assaut!

MELVIL.

Vibrac!

VIBRAC.

Mes jambes chancellent, mes yeux ne voient plus... mon bras n'aura pas la force de porter un fleuret.

Murmures.

MELVIL.

Eh bien! on s'étonne!...

VIBRAC.

Ah! oui, c'est vrai!... (Se raidissant.) Donnez! Personne ne doit soupçonner cette honte... Allons!

DES VOIX.

Ah! ah!

Vibrac et Rochefière sont en présence, ils engagent le fer. Presque aussitôt Vibrac retire son masque qu'il laisse tomber.

VIBRAC.

Je ne peux pas! je ne peux pas!...

Il lâche son fleuret éclate en sanglots et s'écroule... Nouveaux murmures dans la salle.

CATHERINE.

Mon père!...

Majory s'élance pour le secourir.

MELVIL.

Eh bien, Vibrac ? Eh bien ?

VIBRAC, essaye de se relever et de prononcer quelques mots.

Ma... ma... f...

Il reste immobile, les yeux fixés sur Catherine.

CATHERINE, très émue.

Docteur?...

MAJORY.

La paralysie!

Rideau.

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU.

Le duel.

Un bois de grand matin.

SCÈNE PREMIÈRE

DUTILLOY, LANCELOT, ROCHEFIÈRE, CHANTOISEL, MARESCOT, LEVERDIER. Ils ont des épées enveloppées de serge. MAJORY, les accompagne avec sa trousse et une boîte pharmaceutique. Les témoins sont pour Rochefière: Chantoisel et Marescot; pour Leverdier, Dutilloy et Lancelot.

DUTILLOY.

Le terrain me paraît convenable... Le sol est égal, uni, sans pente glissante.

Rochefière et Leverdier se saluent, les témoins font de même silencieusement.

CHANTOISEL.

Voyons, Messieurs, il est bien tard pour faire une tentative, pourtant un dernier mot... Moi je suis pour la conciliation.

MARESCOT.

Monsieur de Chanfoisel, il est trop tard,

CHANFOISEL.

Mais si nous pouvions arriver par des concessions mutuelles à un arrangement, je puis servir d'intermédiaire? On peut avoir confiance en moi, je serai digne.

DUTILLOY, souriant.

N'insistez plus!

CHANFOISEL.

Mon cher Dutilloy, vous êtes plus habitué que moi, prenez donc la direction de cette malheureuse affaire.

DUTILLOY.

Bien, Monsieur, Je ferai de mon mieux.

LANCELOT.

De quel côté le soleil?

CHANFOISEL.

Derrière vous, non devant. Je ne sais plus, moi.

DUTILLOY.

Il faut tirer les places.

Ils tirent.

CHANFOISEL.

Face!

DUTILLOY.

Maintenant les épées!

Ils tirent.

CHANFOISEL.

Pile!

CHANTOISEL, allant à Rochefière.

La chance vous favorise; vous pouvez choisir votre place.

DUTILLOY, allant à Levardier.

Vous vous battez avec vos épées. Habit bas.

CHANTOISEL, à Rochefière.

Habit bas!

DUTILLOY, tenant les deux épées par le bout.

Messieurs, vous connaissez les conditions de la rencontre. Je vous rappellerai cependant que vous ne devez pas partir avant le commandement : Allez ! et que vous devez vous arrêter instantanément au commandement de : Halte ! (les témoins reculent et se placent, laissant Dutilloy auprès des adversaires. Dutilloy croise les épées et recule pour donner du champ. Au même instant Rochefière attaque. Mouvement des témoins. Dutilloy s'élançe et relève les armes avec sa canne.) Halte ! (Sévèrement.) J'ai dit, monsieur de Rochefière, que vous devez attendre mon commandement avant d'attaquer.

ROCHEFIERE, nerveux.

Je vous demande pardon.

CHANTOISEL, à Rochefière.

Du calme ! du calme !

DUTILLOY, croisant de nouveau les épées.

Rompez d'un pas !... Allez Messieurs.

Le duel a lieu dans ses différentes phases jusqu'au moment où l'épée de Levardier s'échappe de ses mains et où Rochefière après un temps d'arrêt très court se fend à fond et se blesse.

DUTILLOY, au même moment et s'élançant.

Halte !.. Docteur ! Docteur ! (Majorj accourt. Voyant monsieur de Rochefière qui porte la main à son bras ensanglanté.) Mais, Monsieur, votre adversaire était désarmé.

ROCHEFIÈRE.

Eh ! Monsieur, ai-je eu le temps de m'en apercevoir ?

MAJORY.

Monsieur de Chantoisel, vite, là, une bande de toile...

CHANTOISEL.

Quelle affaire, mon Dieu, quelle affaire !

Il se trompe, trébuché partout, ne trouve rien.

MAJORY, montrant.

Là ! Là !

DUTILLOY, penché vers Leverdier.

Comme il est pâle.

LEVERDIER, mourant.

Docteur... ne dites pas à Holgan que c'est pour défendre Catherine et châtier ce lâche que je suis mort...

MAJORY, lui soutenant la tête.

Je vous le promets...

LEVERDIER, s'affaiblissant.

Mais dites-lui que je n'ai pas tremblé... que mon

cœur n'a pas battu plus vite... un seul instant...
que... (Se soulevant et à Rochetière.) Traître !!

Il meurt.

MAJORY.

Mort!

Rideau.

SIXIÈME TABLEAU

Le paralytique.

Intérieur chez Vibrac, au Pollet.

SCÈNE PREMIÈRE

MAJORY, HOLGAN, THÉRÈSE, TIENNETTE, puis
CATHERINE.

MAJORY, achevant son récit.

Et son dernier mot a été pour vous.

HOLGAN.

Pour moi ?

MAJORY.

Où, on eut dit qu'il avait à cœur de vous prouver son courage. Et il m'a fait jurer de répéter ses paroles : « Dites-lui que je n'ai pas tromblé et que mon cœur n'a pas battu plus vite un seul instant. »

HOLGAN, à part.

Je comprends.

MAJORY.

Une enquête est ouverte, il y a eu meurtre et ce qui aggrave l'affaire, meurtre d'un adversaire

désarmé.. les ennemis de monsieur de Rochefière ont même prononcé le mot d'assassinat et monsieur de Rochefière qui est revenu à Dieppe a dû recevoir un mandat de comparution.

CATHERINE, entrant.

Jean, vous ne partirez pas sans avoir vu mon père.

HOLGAN.

Me reconnaîtra-t-il ?

MAJORY.

Assurément, il entendra tout ce que vous lui direz.

CATHERINE.

Hélas ! ses yeux seuls vous répondront.

MAJORY.

Aujourd'hui, peut-être. Mais dans quelques jours...

HOLGAN.

Ah ! vous avez l'espoir qu'il ne restera pas paralysé ?

MAJORY.

Je n'ose pas l'affirmer, mais depuis huit jours je remarque dans son état un peu d'amélioration. Ainsi, il ne pouvait pas prononcer un seul mot et je croyais bien que jamais plus il ne parlerait...

HOLGAN.

Eh bien ?

MAJORY.

Ce matin, on peut déjà distinguer certaines paroles, déjà on pourrait presque le comprendre... Du reste, venez, vous allez en juger.

HÖLGAN, sortant avec Majory.

Pourvu qu'il guérisse !

TIENNETTE, sur leur sortie.

C'est égal, le pauvre homme, il a la coque bien avariée.

Elle sort d'un autre côté.

SCÈNE II

CATHERINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à part.

Mon pauvre Jean est malheureux. Oh ! je la forcerai bien à avouer qu'elle l'aime.

CATHERINE, après s'être assurée qu'elles sont bien seules toutes les deux.

Votre sublime dévouement, Thérèse, aura été inutile. Mon père n'ignore plus ma faute. C'est en l'apprenant qu'il est tombé et ne s'est plus relevé. Et dans ses yeux, depuis ce jour-là, je lis un reproche douloureux. Dans ses yeux qui me parlent, qui me disent : « Qu'as tu fait de mon bonheur, de mon amour, de ma foi, de ma vie ? » Et quand ses yeux se ferment, c'est un supplice plus grand encore, car je vois les larmes qui glissent lentement sous ses paupières baissées et coulent

sur son visage, toujours, toujours, comme d'une source intarissable de désespoirs... Oui Thérèse, c'est à cause de moi qu'il est ainsi, et s'il meurt, je peux bien dire que c'est moi qui l'aurai tué. Aussi je suis décidée à une dernière tentative, monsieur de Rochellère est à Dieppe.

THÉRÈSE.

Monsieur de Rochellère ?... C'est donc...

CATHERINE.

Oui, Thérèse !... j'irai à son bord, et s'il me refuse, je me tuerai sous ses yeux.

THÉRÈSE.

Vous tuer, Catherine ! et Jean ?

CATHERINE.

Jean !

THÉRÈSE.

Oui, vous ne l'aimez pas, vous l'avez dit, mais lui, vous savez bien qu'il vous aime.

CATHERINE.

Il m'oubliera !

THÉRÈSE.

Peut-être, mais il mettra aussi longtemps à vous oublier qu'il a mis longtemps à nourrir son rêve. Et cela remplit toute une vie, voyez-vous.

CATHERINE.

C'est vous qu'il devrait aimer, Thérèse ? vous si digne de lui !

THÉRÈSE.

Oh ! moi, je ne compte pas. Il m'appelle sa sœur,

c'est tout. Depuis que je l'ai vu si troublé pendant la bénédiction de « l'Espère en Dieu », je me suis souvenue que bien souvent il parlait de vous avec une joie qui éclatait dans ses yeux... Il s'est toujours montré si bon pour moi que je souhnaite qu'il me doive à son tour quelque chose... Alors, vous ne l'aimez pas!

CATHERINE.

Non?

THÉRÈSE.

Il a du moins votre amitié?

CATHERINE.

Oh! mon amitié toute entière!

THÉRÈSE.

De là à l'amour il n'y a qu'un pas.

CATHERINE, sombre.

Un abîme!

THÉRÈSE.

Où, si vous aimez Jean, ce serait un obstacle, je comprendrais votre épouvante, vous ne voudriez pas descendre dans son cœur; mais puisqu'il n'en est rien, que vous importe sa colère? Le pardon de Jean sera comme le prix de votre amour. Vous l'aimez s'il pardonne, et, lui, pardonnera pour que vous l'aimiez!

CATHERINE, à part.

Ab! comme elle me torture!

THÉRÈSE.

Vous souffrez! Vous retenez vos larmes? Pourquoi? puisque vous ne l'aimez pas?

CATHERINE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

THÉRÈSE.

Je lui parlerai, il est mon frère, il m'écouterà !

CATHERINE.

Non, non !

THÉRÈSE.

Puisqu'il est malheureux !

CATHERINE.

Je ne veux pas ! je ne veux pas !

Elle éclate en sanglots.

THÉRÈSE, très bas la prenant dans ses bras.

Vous l'aimez donc ?

CATHERINE.

A en mourir !

THÉRÈSE.

Votre père !

SCÈNE III

LES MÊMES, VIBRAC, HOLGAN, MAJORY, TIENNETTE.

Vibrac entre soutenu par Holgan et Tiennette. On l'assied dans un fauteuil. Tout le monde l'entoure. Il promène ses regards sur ceux qui sont-là. Ses yeux s'arrêtent sur Thérèse. Il a un carnet sur ses genoux.

MAJORY, à Catherine.

Noubliez pas mes recommandations, et s'il survient une crise prévenez-moi à l'instant.

TIENNETTE.

Pauvre homme ! ça me chavire l'estomac !

Elle sort.

CATHERINE.

Thérèse, c'est vous qu'il regarde.

Elle s'avance.

THÉRÈSE.

Vous me reconnaissez, monsieur Vibrac ?

CATHERINE.

Ses yeux vous disent que oui.

HOLGAN.

Ils ont une expression douloureuse.

THÉRÈSE.

Douloureuse et douce à la fois.

HOLGAN.

Où dirait qu'il te demande pardon.

THÉRÈSE.

Pardon de quoi ?

CATHERINE, avec reconnaissance.

Thérèse ! (Puis regardant son père.) Son regard se porte sur vous, Jean.

HOLGAN.

Mon ami ? Est-ce à moi que vous voulez parler ?
Ou bien à qui de nous ?

THÉRÈSE.

Ses yeux répondent.

CATHERINE.

Oui, oui, c'est à vous, Jean.

HOLGAN.

Comment faire pour deviner sa pensée ?

THÉRÈSE.

Il ferme les yeux.

HOLGAN.

Il veut dormir peut-être.

CATHERINE.

Comme il est pâle ! (Le paralytique ouvre ses yeux et regarde fixement sa fille. Elle se relève et s'éloigne sous son regard.) Ses yeux pour moi sont sans pitié !

THÉRÈSE.

Jean, c'est vous, c'est vous toujours.

HOLGAN.

Que voulez-vous ? Ce livre ? que je le prenne ?... Tenez... il me l'abandonne !... Que désire-t-il ?... Que je le lise ?... Non, vous, Catherine... tenez, Catherine, votre père, par mes mains, vous remet ce livre !... attendez !... écoutez !... écoutez !...

VIBRAC, paralytique, faisant un effort violent pour parler et ne quittant pas sa fille des yeux.

Lis !

HOLGAN.

Oui, lisez Catherine, nous devinerons mieux sa pensée. Nous comprendrons mieux sa volonté.

CATHERINE.

Ce livre qu'il m'a fait reire bien souvent, et où

chaque fois je puisais plus d'amour pour lui. Ce livre dont chaque page est une preuve de son adoration paternelle... Ah ! pourquoi, pourquoi en ce moment ?

HOLGAN.

Il faut lire, Cathorine, il l'ordonne.

CATHERINE.

Père, voulez-vous que je reste seule avec vous ?

HOLGAN.

Catherine, vous désirez que nous vous laissons... viens Thérèse.

THÉRÈSE.

Venez, Jean !

Ils s'éloignent.

VIBRAC, avec un effort.

Non ! non ! (Hogan et Thérèse se rapprochent. Avec effort.) Lis !

CATHERINE, lisant.

« Tu es venue au monde non pas dans la joie
« mais au milieu des larmes, car tu as goûté la vie
« à celle que j'aimais. Voici les dernières paroles
« de ta mère à l'agonie... « Chère aimée que je ne
« verrai plus et qui jamais ne se rappellera sa
« mère, je te laisse dans l'avenir le bonheur de ton
« père. Plus tard, quand tu seras grande, ne fais
« jamais rien que tu ne puisses lui avouer, c'est
« ainsi que tu deviendras l'honnête femme qui sera
« la fierté de sa vieillesse... » Père ! Père !

VIBRAC.

Lis !

Ce mot doit être mimé et non prononcé.

CATHERINE.

« Elle t'avait fait apporter auprès d'elle. Il sem-
« blait que tu voulusses, par ton sourire, charmer
« cette mort dont tu étais la cause, et tes lèvres
« s'entr'ouvraient, comme pour recevoir, de ses
« pauvres lèvres pâlies, le dernier souffle dans un
« premier baiser! » Père! Père! tu pleures!

Elle ferme le livre.

VIBRAC, montrant le livre du regard.

Lis!

CATHERINE, le rouvrant et lisant.

« Madeleine Holgan vient de me ramener ma
« fille. Elle est enfin à moi, à moi seul... Depuis dix
« ans je l'ai à peine vue. Je n'ai pu guetter ses pro-
« miers bégaiements. Je ne l'ai pas entendue jaser
« aux oiseaux et aux fleurs. Oh! comme je vais
« l'aimer, » (Tournant des pages.) « Ma fille est ma-
« lade... j'ai vu aujourd'hui ses premières larmes...
« et je me suis mis à pleurer auprès d'elle, le
« cœur déchiré », (Tournant.) « Ma fille est en dan-
« ger de mort. Je me suis souvenu de mes prières
« et j'ai supplié Dieu d'avoir pitié de moi ». (Même
« jeu.) « Catherine a seize ans, saurai-je désormais
« la protéger? Ah! s'il arrivait qu'un jour, on me
« volât mon enfant... Un père a le droit de tuer le
« ravisseur de sa fille!... Je ferais justice!»

VIBRAC.

Oui, justice!

CATHERINE.

Je ne peux plus, père! Je ne peux plus?

HOLGAN, à part.

Pourquoi cette lecture semble-t-elle être un châtiment?

VIBRAC.

Jean ! Catherine !

HOLGAN.

La parole revient peu à peu. Il pourra vous dire encore combien il vous aime.

CATHERINE.

Hélas ! comme il me regarde !... Ses yeux me font peur !

VIBRAC.

Avoue !

CATHERINE.

Avouer ? avouer ? Père !

HOLGAN.

Avouer quoi ?

VIBRAC.

Je veux !

CATHERINE.

Père ! je vous en supplie... Devant lui, père... Ah ! c'est horrible.

THÉRESE.

Jean, je l'en prie, partons... nous n'avons pas le droit d'entendre.

HOLGAN.

Non ! Laisse-moi.

THÉRÈSE.

Regarde-la... Elle souffre !... Elle t'implore !... Aie pitié d'elle !

HOLGAN.

Non ! non ! je veux savoir !

VIBRAC, plutôt mimé que parlé.

Parle !

CATHERINE.

Je ne pourrai jamais ! (Le paralytique la poursuit de son regard, sans cesse, malgré les efforts de Catherine pour y échapper.) Oh ! ce regard que je ne connaissais pas... qui n'est plus le regard de mon père. Il n'a point de pardon... (Elle recule.) Jean... Thérèse... protégez-moi. Cela m'entre dans le cœur comme un couteau. Et c'est une atroce douleur ! (Elle se rapproche comme attirée par le regard.) Oui... Oui, père... je vous obéirai... j'ai mérité votre colère... j'obéirai... mais... Oh ! mon Dieu ! faites que son regard s'adoucisse, pour que j'aie du moins le courage de ce triste aveu. (Les yeux du paralytique s'adoucissent.) Oh ! mon père !... Est-ce que tout votre amour ne serait pas perdu pour moi.

VIBRAC, même jeu.

Parle !

CATHERINE.

Je n'userai jamais !... Jean, épargnez-moi ?... Non !... Vous voulez, vous aussi ?... Ils sont tous sans pitié, jusqu'à ceux qui m'aiment le plus.

(Silence.) Jean, il ne faut pas que vous m'aimiez, je ne suis pas digne de votre amour.

HOLGAN.

Catherine !

CATHERINE.

Regardez-le! C'est là ce qu'il ordonne que je vous dise.

VIBRAC, mimé plutôt que parlé.

Oui!

CATHERINE.

Il y a dans ma vie une honte que je ne puis pas faire partager à un honnête homme comme vous.

THÉRÈSE.

Taisez-vous ! Taisez-vous !

HOLGAN.

Je ne veux rien entendre. Je ne veux plus.

VIBRAC, même jeu.

Parle.

CATHERINE.

Sans pitié ! Vous voyez bien ! (Silence.) J'ai été séduite... Jean... je suis mère !

HOLGAN.

Elle ! Elle ! que j'aimais tant ! Elle si frêle, si délicate que je n'osais la toucher avec mes grosses

main... dans la crainte de lui faire du mal... parce que je ne voulais pas qu'elle eut peur de moi. Elle avec sa douce figure et ses yeux si pleins de franchise. C'est elle qui me fait tant de peine! Oh! mon Dieu! je ne méritais pas ça!

THÉRÈSE.

Où! mon pauvre Jean! (Montrant Vibrac.) A lui comme à toi, j'aurais voulu épargner cette douleur!

CATHERINE.

Elle l'a tenté en se déshonorant aux yeux de mon père... pour lui cacher ma faute.

JEAN.

Thérèse! chère et noble fille!

CATHERINE.

A vous Jean, comme à lui, je demande pardon; je n'ai plus rien à dire.

VIBRAC.

Si! le nom!

CATHERINE.

Jamais!

VIBRAC.

Son nom!

HOLGAN.

Oui, père, son nom! Dites-le, Catherine, que je vous venge tous les deux.

CATHERINE, à part.

Jamais! Jamais! C'est bien assez d'un mort!
(Haut.) Je ne dirai rien... rien... rien...

VIBRAC, éclatant et terrible.

Va-l-en !

CATHERINE.

Pardon, père, pardon !

VIBRAC.

Va-l-en ! Va-l-en ! Tes larmes, mensonges !... Tes supplications, mensonges, mensonges !... Tout est mensonges !...

CATHERINE, avec un cri déchirant.

Père ! Père !

VIBRAC.

Je te... je te...

CATHERINE.

Oh ! non !... non, grâce !... mon père, grâce !

VIBRAC.

Le nom !

CATHERINE.

Henri de Rochefière...

VIBRAC.

Rochefière !

CATHERINE.

C'est lui qui va décider de ma vie.

Elle se sauve.

THÉRÈSE.

Catherine ! Catherine !

CATHERINE.

Adieu ! adieu ! adieu !

VIBRAC.

Rocheffière !

Bideau

SEPTIÈME TABLEAU

Le Sauvetage.

La scène représente la plage avec des falaises. La mer est démontée. Sur une roche et dominant tout, une grande croix avec un Christ.

SCÈNE PREMIÈRE

DES PÊCHEURS, DES PÊCHEUSES, DES ENFANTS,
accourent sur la plage. On entend des coups de canon à
intervalles réguliers.

UN PÊCHEUR.

Le poste de sauvetage donne l'alarme.

2^e PÊCHEUR.

Il y a des bateaux en perdition.

On entend la sirène.

1^{er} PÊCHEUR.

La sirène ! il fait des signaux de détresse !

2^e PÊCHEUR.

C'est « l'Eclair » le joli yacht de plaisance qu'on voyait dans le port. Il a chassé sur ses ancres et a donné sur les récifs.

1^{er} PÊCHEUR.

Mais son équipage est polletais ?

2^e PÊCHEUR.

Oui... (Montrant des femmes qui interrogent l'horizon.)
Tenez il y a l'homme de la Frenoy et l'homme de
Clotilde Lecroisy.

1^{er} PÊCHEUR.

Et Chalopin... Et Biscotin.

2^e PÊCHEUR.

Non, ceux-là tirent leur bordée. Et c'est tant
mieux.

LA FRENOY.

Tant mieux pour la mère Chalopin. Il ne lui res-
terait personne si le vieux dérapait.

Les pêcheurs arrivent, conduisant un bateau monté sur un
chariot. Ils sont en costume de grosse toile goudronnée,
serré à la taille et coiffés du large surouët retombant sur la
nuque.

1^{er} PÊCHEUR.

Ah ! voilà l'équipe de « L'Espère en Dieu. »

VOIX DES FEMMES.

Les sauveteurs ! Les sauveteurs !
Chantoisel arrive.

2^e PÊCHEUR.

Tiens ! Holgan n'est pas avec eux.

SCÈNE II

LES MÊMES, CHANTOISEL, MELVIL.

MELVIL.

Un sauvetage! « L'Éclair » en perdition.

CHANTOISEL.

Vous aviez bien besoin de m'amener ici. Je serais mieux dans mon lit. Trop d'émotions, ça me rend malade.

Il fait mine de s'en aller.

MELVIL.

Voilà « *L'Espère-en-Dieu* » à la mer.

Le bateau arrive.

CHANTOISEL, revenant.

Comment! ils s'embarquent par un temps pareil.

MELVIL.

Il le faut bien.

CHANTOISEL.

Mais ils vont se mouiller.

1^{er} PÊCHEUR.

Mais Holgan ?

2^{me} PÊCHEUR.

Holgan ne vient donc pas ?

MELVIL.

Vous auriez peur de rester sur la plage, pendant que ces braves gens...

CHANTOISEL.

Peur ! moi. Vous allez bien voir, je reste.

DES VOIX, appelant.

Holgan ! Holgan !

VOIX DE FEMMES.

La sirène ! la sirène, ils demandent du secours.

MELVIL.

Allez, mes amis, si vous voulez sauver « L'Éclair » il ne faut pas perdre de temps.

UN PÊCHEUR.

Sans lui, nous ne pouvons rien.

UN AUTRE.

Lui seul est capable de tenir la barre par une mer aussi démontée.

MELVIL.

Vous les laisseriez périr ?

CHANTOISEL, s'animant.

Vous les laisseriez périr ! Allons donc, vous ne sortez pas des hommes... Voyons, le vieux là-bas. Il a dû vous en passer des vagues sur le dos... (Le vieux pêcheur ne répond pas.) Mais à ce prix-là, j'irais, moi !

1^{er} PÊCHEUR.

Allez-y donc, Monsieur ?

CHANTOISEL.

Moi?... je... oui... Ah! non!... Ah!... mais non!...
Un peu plus j'y allais, ma parole! Je ne me recon-
nais plus, c'est le phosphore.

Entre Holgan.

SCÈNE III

LES MEMES, JEAN HOLGAN.

DES VOIX.

Ah! Holgan! Voilà Holgan!...

1^{er} PÊCHEUR.

Vite, Holgan, un yacht en perdition!

HOLGAN.

Le bateau est paré?

TOUS.

Oui, oui.

HOLGAN, simplement.

C'est bien, j'y vais.

CHANTOISEL.

Voilà un homme. Jean je vais doubler votre
courage en vous disant que Catherine est à bord de
« L'Eclair ».

HOLGAN, s'a réant.

Catherine?... à bord de l'Eclair?... avec...

CHANTOISEL.

Eh bien ? qu'est-ce qu'il y a ? (A Melvil.) Je suis pourtant bien sûr de n'avoir pas fait de gaffe.

DES VOIX.

Jean ! Jean ! Le temps presse !

La sirène.

HOLGAN.

Allez sans moi. Je ne ferai rien pour les sauver.

UN PÊCHEUR.

Comment, tu refuses ?

HOLGAN.

Je refuse.

DES PÊCHEURS.

Toi, Jean, toi ?

Consternation générale.

CHANTOISEL.

Ils sont perdus !

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHALOPIN, BISCOTIN.

BISCOTIN.

Et la fin de ton histoire, vieux ?

CHALOPIN.

Le mousse épousa la fée du Château suspendu

dans les airs. Il régala l'équipage. Alors il y eut des noces si copieuses...

UN PÊCHEUR.

Où allez-vous donc, vous autres?

BISCOTIN.

La bordée est finie, nous regagnons « L'Eclair ».

LE PÊCHEUR.

Mais l'Eclair va sombrer.

CHALOPIN.

Hein? vous dites?

BISCOTIN.

Chalopin!

CHALOPIN.

Biscotin! (Subitement dévié.) Eh bien, Joan, qu'est-ce que tu fais là?

DES FEMMES.

Il refuse!

CHALOPIN, riant.

Allons donc...

LA FRENOY.

Écoutez... quand le vent s'apaise... On entend des cris...

LA LEGROISY.

Ce sont eux qui demandent du secours.

CHALOPIN.

Allons, viens.

HOLGAN.

Non !

CHALOPIN.

Je ne suis plus gris, regarde. Je ne donne plus de la bande.

BISCOTIN.

Ni moi, Jean, regarde.

HOLGAN.

Non !

UN PÊCHEUR.

Prends la barre, Chalopin, nous te suivrons.

CHALOPIN.

Jean, je suis vieux. mon bras est faible... Tu es jeune, adroit et fort. Pourtant je suis prêt à prendre la place, à remplir ton devoir... mais je ne veux pas que tu te déshonores...

FEMME FRENOY.

Jean, sur « l'Eclair » il n'y a pas seulement celle que tu aimes... il y a de tes amis... mon mari, à moi... et son mari à celle-là qui pleure en embrassant tes mains.

FEMME LECROISY.

Oh ! Jean, ayez pitié de nous.

FEMME FRENOY.

Tout à l'heure j'ai cru reconnaître leurs voix. Il faut que la mort soit proche pour qu'ils crient ainsi. (Elle pousse deux enfants dans les bras de Holgan.) Tiens voilà mes enfants. Sauve leur père, Jean... Empêche les enfants de devenir orphelins...

HOLGAN.

Non, non, non!

LE CURÉ.

Mon fils, vous souffrez!

HOLGAN.

Je me venge.

LE CURÉ.

Que le Dieu de miséricorde ait pitié de vous, qui n'aurez pas eu pitié d'eux.

CHALOPIN, très grave.

Ainsi, Jean, tu es un lâche!

HOLGAN, avec un geste fin.

Moi ? qui a dit cela ? qui l'a dit ?

TOUS, le poing tendu.

Lâche ! Lâche !

Holgan un instant atterré se laisse tomber sur la borne à droite et la tête dans les mains sanglote bruyamment.

SCÈNE V

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, mettant la main sur l'épaule de Jean.

Vous les sauverez, Jean. N'écoutez pas votre sentiment, n'écoutez que votre devoir.

JEAN.

Le meurtrier de mon ami, le misérable...

THÉRÈSE.

Sauvez-la, elle ! montrez-lui combien vous êtes au-dessus de tous par votre abnégation.

JEAN.

Je ne peux pas.

THÉRÈSE.

Vous le pouvez, Jean, car elle vous aime et elle en meurt.

JEAN.

Oh ! sœur ! sœur !

THÉRÈSE, montrant l'horizon.

Va !

JEAN.

C'est bien. Etes-vous prêts, vous autres ?

LES SAUVETEURS.

Oui, oui !

JEAN.

Aux avirons.
Tous prennent place. Chalopin en tête. La barque démarre.
La tempête redouble.

MELVIL.

Comment ? ils reviennent ?

1^{er} PÊCHEUR.

Il y a un malheur, bien sûr !

La barque accoste.

HOLLAN.

Un mort ! Ecrasé par la lame contre le bordage.
Biscotin et un sauveteur amènent un cadavre sur une civière.

1^{er} PÊCHEUR.

Chalopin! Ah! le pauvre vieux!

FEMME FRENOY.

Voilà la mère Chalopin toute seule, à présent.

BISCOTIN, tristement en posant la civière par terre.

Et la fin de son histoire, vieux!

Le curé bénit le corps.

HOLGAN, aux sauveteurs.

Nous, à notre devoir, mes enfants.

TOUS.

Où, où!

HOLGAN.

Allons! (Il saute dans la barque, puis de la barque au Coré.) Et priez Dieu, mon père, qu'il nous protège.

Le canot repart; la tempête redouble.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins HOLGAN et LES SAUVETEURS,
puis MÈRE CHALOPIN.

LE CURÉ.

Priez, mes fils! (Tout le monde se met à genoux, sauf Mevil et Chantoisel.) Repose dans la paix du ciel avec ceux qui sont morts en faisant leur devoir.

MELVIL.

Braves gens! Ils doublent la pointe des falaises.
Ils sont en pleine tourmente.

CHANTOISEL.

Jean, debout à la barre... Les vagues s'écroulent
sur lui sans l'émouvoir, le provoquent et lui crachent
leur écume à la face. Ah!... le solide garçon.
J'ai envie de lui crier bravo; moi... Bravo! (Se
retournant et voyant tout le monde à genoux.) Tiens, ils
prient, les autres... ça vaut peut-être mieux que
d'applaudir.

Il s'incline.

BISCOTIN, voyant entrer la mère Chalopin.

Mère Chalopin!

La femme Fremby jette son fichu sur le visage de Chalopin
et l'on se groupe de façon à cacher le corps.

MÈRE CHALOPIN.

Qu'est-ce que vous me cachez donc-là?

BISCOTIN.

Votre place n'est pas ici!

MÈRE CHALOPIN, l'écartant.

Un mort! déjà! (Elle s'agenouille, fait le signe de la
croix. Tout le monde est découvert. Elle fait un second signe
de croix sa prière terminée, puis.) Qui est-ce donc? Est-
ce un de chez nous?

BISCOTIN.

Vous ne le connaissez pas!

MÈRE CHALOPIN.

Qu'en sais-tu. (Elle repousse tout le monde, regarde ceux
qui sont près d'elle avec terreur comme si elle avait un

pressentiment et tout à coup retire le foulard.) Mon homme !

LA PRENOY.

De la résignation !

MÈRE CHALOPIN.

Laissez-moi ! (Elle se précipite sur le cadavre et l'embrasse éperdument, en l'étreignant, puis se relève dans un accès de folie furieuse.) Toute seule ! Toute seule ! (Elle se précipite vers la croix et dans une attitude menaçante, le poing tendu vers la mer, dominant la scène.) Chienne, tu m'as pris mon père... Tu m'as dévoré mes deux fils, mes deux grands et beaux enfants... Et tu viens de me prendre mon homme. Eh bien ! prends-moi aussi, gueuse... Ouvre ta gueule, monstre, tiens !

Elle s'élanç dans la mer.

TOUS.

Oh !

Des pêcheurs courent pour la retenir, mais dans une rafale la croix s'effondre avec un bruit sinistre, devant eux, semblant vouloir s'interposer entre eux et la mer.

TOUS.

La croix ! La croix !

Ils reculent épouvantés et s'agenouillent.

LE CURÉ.

Oh ! mon Dieu ! vous détournez vos yeux de ceux qui vont mourir !

THÉRÈSE.

« Je vous salue Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes
« les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles est
« béni ».

TOUS.

« Sainte Marie mère de Dieu, priez pour nous
« pauvres pécheurs maintenant et à l'heure de
« notre mort. Ainsi soit-il ! »

THÉRÈSE.

« Ainsi soit-il ! »

TOUS.

Ave Maria ! Ave Maria ! Ave Maria !

MELVIL.

Je ne les vois plus.

CHANTOISEL.

C'est fini. Plus rien. Je serai malade demain,
moi.

DES VOIX.

Mais si, les voilà ! Les voilà !

THÉRÈSE.

Et Catherine ?

FEMME FRENOY.

Il les ramène tous.

HOLGAN, dans la coulisse.

Prends la barre... attention à l'amarre, vous au-
tres, et pare à crocher. (Le bateau accoste Holgan apportant Catherine.) La voilà, Thérèse !... Je l'ai sauvée !...
J'ai aussi sauvé l'autre !

THÉRÈSE.

Tu as fait ton devoir !

Rideau.

ACTE IV

HUITIÈME TABLEAU

Intérieur chez Vibrac.

SCÈNE PREMIÈRE

VIBRAC, seul, puis TIENNETTE, puis CHANTOISEL.

VIBRAC, assis près de la table, pliant un journal qu'il vient de lire.

Le procès Leverdier-Rochefière...

Il reste absorbé.

TIENNETTE, entrant et appelant.

Monsieur Vibrac? (Silence.) Plus absorbé que jamais!... Il parle, mais pour marcher, bernique. Il a la moelle épinière. Eh, monsieur Vibrac? Monsieur Vibrac?

VIBRAC.

Quoi donc, Tiennette?

TIENNETTE.

Monsieur de Chantoisel qui arrive de Paris, exprès pour vous voir.

VIBRAC.

Qu'il entre!... Tiennette! quand monsieur de Chantoisel sera parti, venez me chercher, j'ai besoin de me reposer, vous me reconduirez dans ma chambre.

TIENNETTE.

Bien, m'sieur Vibrac, vous pouvez accoster m'sieur le Comte.

CHANTOISEL, entrant.

Bonjour, Vibrac. (Apercevant le journal sur la table.) Rochefière passe en cour d'assises le 22. Je vois que vous le savez.

VIBRAC.

Je le sais.

CHANTOISEL.

Ce que vous ignorez, c'est qu'il est perdu. L'opinion publique se déclare contre lui, si bien que le parquet, malgré les instances de notre ami, le conseiller Melvil, désigné pour diriger les débats, a refusé de le mettre en liberté sous caution.

VIBRAC.

Voire opinion à vous?

CHANTOISEL.

Oh! je ne crains pas de la dire; je n'en ai pas. Mais voyez le scandale au cercle, Vibrac, à ce cercle où vous ne comptez que des amis. Le Comité m'a prié de venir vous trouver pour empêcher ce scandale. Nous ne pouvons laisser dire que l'un de nous ait forfait pareillement à l'honneur, et soit lâché, soit foie, ait voulu sauver sa vie par un assassinat.

VIBRAC.

Les journaux ont donné des détails sur ce duel.

CHANTOISEL.

La plupart des maîtres d'armes interviévés hésitent à se prononcer.

VIBRAC.

Ils ont tort. Le coup est loyal. Rien ne serait plus facile que de le prouver.

CHANTOISEL.

Prouvez-le donc.

VIBRAC.

Moi ?

CHANTOISEL.

Vous ! n'est-ce pas tout naturel ? N'êtes-vous pas son maître ? N'est-il pas l'élève dont vous êtes le plus fier ? votre ami ?

VIBRAC.

Mon ami !

CHANTOISEL.

Ce n'est pas vrai, peut-être ?

VIBRAC.

Si ! si ! Continuez. (A part.) Mon ami.

CHANTOISEL, inquiet.

Qu'est-ce qu'il a ? (Haut.) Vous ne pouvez pas abandonner ce brave garçon, il a des défauts, soit, il est têtu, violent, insolent même... mais avec tout cela le cœur sur la main, de la loyauté, de la franchise...

VIBRAC, riant nerveusement.

Ah ! ah ! je vois que vous le connaissez.

CHANTOISEL, même jeu.

Qu'est-ce qu'il a ? (Haut.) Que ce soit en souvenir des liens d'amitié qui vous attachent à sa famille. N'est-ce pas à madame de Rochefière que vous avez confié Catherine ?

VIBRAC, éclatant.

Taisez-vous ! Taisez-vous ! oui, j'ai confié à cette mère que je n'accuse pas, à ce fils que la honte menace, je leur ai confié le cher trésor de ma vie, ma fille, ma bien-aimée Catherine, et on me l'a rendue... (il hésite).

CHANTOISEL.

Eh bien, Vibrac, est-ce que vous n'avez plus confiance en moi ?

VIBRAC.

Oh !

CHANTOISEL.

Voyons !

VIBRAC.

On me l'a rendue déshonorée, entendez-vous, Chantoisel, entendez-vous, déshonorée ! Je leur avais donné une enfant candide, au front pur, aux yeux profonds d'innocence, autour de laquelle jamais, jamais un mot, jamais une imprudence n'avait éveillé des pensées mauvaises. Je leur avais confié une jeune fille gaie de tout le printemps qu'elle avait dans le cœur, souriant à la vie qui s'ouvrait devant elle, et on me l'a rendue les yeux rouges et les lèvres lourdes de sanglots, si triste que cela fait

pitié de la voir! (Pleurant.) Si triste que sur son passage j'ai entendu des pécheuses qui ne la connaissent pas, dire en la regardant : mon Dieu, comme elle a l'air malheureux !...

CHANTOISEL.

Rocheffère aurait commis ce crime ?

VIBRAC.

Il m'a volé ma vie, mon rêve, ma foi, il m'a volé mon enfant, et pour l'en récompenser vous voulez que je le sauve, et c'est à moi que vous venez demander !... ah ! ah ! ah ! Laissez-moi rire, tenez, cela me fait du bien !

CHANTOISEL, à part.

Qu'est-ce que je viens faire ici, moi ? Je n'ai plus qu'à m'en aller. Eh bien ! non ! (Haut.) Vibrac ?

VIBRAC, il était accablé, il relève la tête.

Mon ami ? oh ! je ne vous en veux pas ! vous ne pouviez pas savoir, mais à présent que vous êtes au courant, vous n'insisterez pas, je suppose ?

CHANTOISEL.

J'insisterai, au contraire. Ne vous fâchez pas... Raisonnons. Ce que vous venez de me dire est abominable, vous le voyez, je ne mâche pas les mots, mais il y a autre chose.

VIBRAC, ironique et menaçant.

Eh quoi donc ?

CHANTOISEL.

Personne n'est dans la confidence de ce douloureux secret. Tout Paris, au contraire, s'attend à ce

que vous défendiez votre élève. Tout Paris l'annonce. Tout Paris en parle. (Jettant une Basse de journal sur la table.) Lisez plutôt. Tout Paris sait que, quoique malade, vous avez assez de force pour témoigner en sa faveur et l'appuyer de l'autorité de votre nom. Eh bien ! et si l'on jase, et l'on jасera, votre secret deviendra la fable de tous les cercles.

VIBRAC.

Ah ! le misérable ! le misérable !

CHANTOISEL.

C'est un misérable, je l'admets. Le coup qui a tué Leverdier est-il loyal ou non ? Tout est là. Vous m'avez dit qu'il l'était.

VIBRAC.

Je l'ai dit.

CHANTOISEL.

Ce que vous m'avez dit à moi, il faut le dire aux juges, il faut le dire devant tous. (Mouvement de Vibrac.) Oui, je sais, votre honneur... Eh bien, écoutez-moi, Vibrac, je ne veux pas que par votre abstention calculée, et sur laquelle il n'y aura point de doutes dans Paris, je ne veux pas que, sachant ce duel loyal, et pouvant d'un mot, le démontrer, vous laissiez condamner votre élève, car votre silence, c'est sa condamnation. Est-ce venger votre honneur que de laisser déshonorer Rochefière. Bien petite vengeance ! vengeance indigne d'un aussi sanglant affront ! Non ! je ne veux pas ! Pour votre renom de loyauté, je ne veux pas, je ne vous laisserai pas faire... Quoi que vous puissiez dire, votre devoir est de prouver la loyauté du duel. Faites votre devoir. Vous aurez le temps de vous venger après.

VIBRAC.

En aurai-je le temps ?

CHANTOISEL.

C'est dit !

VIBRAC.

Oui ! oui ! vous avez peut-être raison, Chantoisel, je verrai... je ne sais pas... mais, je vous en prie, laissez-moi un instant... laissez-moi réfléchir... tout-à-l'heure... oui tout-à-l'heure, je vous le promets, je vous répondrai.

CHANTOISEL.

Soit ! Je reviendrai ! (A part.) Il est touché !
Il sort par le fond.

VIBRAC, seul.

Le défendre ! Il veut que je le défende !... Je rendrais l'honneur à cet infâme. Et il s'en irait souriant ! Et il viendrait me remercier, sans doute !... serrer cette main... le défendre !... Me venger ! me venger ! mais comment ? (Il regarde la panoplie à droite.) Il me semble que mes pauvres jambes sont attachées avec des chaînes de fer ! (Effort pour se lever.) Pour me venger, il faudrait... (Effort.) Il faudrait bondir de ce fauteuil !... Oui ! oui !... (Nouveaux efforts.) Je ne peux pas ! je ne peux pas !... (Efforts suprêmes qui réussissent.) Je le veux pourtant ! Je le veux !... Debout ! Debout !... (Il va toujours avec des efforts inouïs vers la panoplie, décroche un fleuret, le regarde, transporté d'une sorte de joie folle, quand il l'a dans les mains il s'écrie.) Ah ! Dieu de justice ! Dieu de vengeance ! rends-moi un peu de vigueur !... Donne-moi la force ! la force ! (Il se met à faire le mur, tirant, parant, se fendant, s'animant de plus en plus, vraiment fou, hagard, transfiguré, alors, triomphant, il s'écrie.) Debout ! Je suis debout !

SCÈNE II

VIBRAC, TIENNETTE, CATHERINE.

Tiennette entrant du fond.

VIBRAC.

Ah! c'est vous, Tiennette?

TIENNETTE, étonnée.

Ah! Seigneur Dieu! moi qui venais pour le remorquer, et je le trouve sur sa quille.

CATHERINE.

Mon père.

VIBRAC.

Laissez-moi. Oui, oui, je vais mieux, je n'ai plus besoin de personne, je vais mieux!

Sort par la droite.

TIENNETTE.

Le v'la radoubé!

Entrent Majory et Thérèse.

MAJORY.

Votre père?

CATHERINE.

Il marche, je viens de le surprendre debout... les yeux brillant d'une colère qui m'a fait peur... j'ai couru vers lui, il m'a repoussé et depuis huit jours, depuis cette tempête, il ne m'a pas encore

une seule fois adressé la parole. Quel supplice! ce serait fini pourtant si Jean ne m'avait pas sauvée!..."

THÉRÈSE.

Et vous l'avez vu, Jean, dans son héroïsme?

CATHERINE.

Si je l'ai vu! Il donnait ses ordres avec un calme admirable, sa voix même ne tremblait pas! Elle était plus forte que d'habitude, plus brève, voilà tout!

THÉRÈSE.

N'est-ce pas qu'il n'est pas vulgaire?

CATHERINE, exaltée.

Vulgaire! Il y avait en lui de l'enthousiasme et de l'orgueil au moment où il surgit auprès de nous du milieu des vagues. Et j'ai cru à une apparition surnaturelle... inoubliable... vulgaire! Ah! que je suis humble et peu de chose à côté de lui.

MAJORY.

Avouez donc maintenant que vous l'aimez?

CATHERINE.

Je ne sais pas.

MAJORY.

Comment?

CATHERINE.

Je vous jure que je ne sais plus, je ne me rends pas bien compte. J'éprouve surtout un immense besoin de sacrifice et de dévouement. Je voudrais

qu'il me traitât comme une créature qui lui est inférieure... J'ai le cœur gonflé et des larmes dans les yeux quand je pense au mal que je lui ai fait, et j'ai comme une rage de souffrances, oui, de souffrances, afin de le dépasser au moins par là, car je voudrais forcer sa pitié puisque je n'ose plus aspirer à son amour.

MAJORY.

Ce que vous venez de dire, le lui avez-vous laissé entendre ?

CATHERINE, effrayée.

Jamais ! Ah ! Jamais !

MAJORY.

Il pardonnera !

CATHERINE, à elle-même.

Peut-être, quand il verra que je vais mourir !

THÉRÈSE.

Désirez-vous que je vous l'envoie ?

CATHERINE, après un effort.

Oui, je voudrais lui parler... (A elle-même.) Une dernière fois.

Elle reste absorbée.

THÉRÈSE.

Comme elle l'aime !

Elle pleure.

MAJORY.

Vous pleurez, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Je suis heureuse!

Elle essuie ses yeux et sourit.

MAJORY, doutant.

Heureuse!

THÉRÈSE.

C'est fini! Je suis calme, j'oublierai!

MAJORY.

Alors?

THÉRÈSE, lui tendant les mains.

Bien franchement, et bien loyalement, mon ami.

CATHERINE, absorbée.

Une dernière fois!

THÉRÈSE.

Je vais vous l'envoyer.

Ils sortent.

SCÈNE IV

CATHERINE, seule.

Pourvu que j'aie le temps! (Regardant la porte à droite. Tout en ouvrant le coffret et en retirant un paquet de poudre blanche qu'elle verse dans un verre.) La mort ne m'effraie pas. Et même je me sens plus heureuse, à cette idée.. Mon père ne me pardonnera jamais! Je suis bien perdue! Je n'ai donc plus qu'à mourir! Elle va pour boire, mais elle pose son verre et doucement va

vers la porte de la chambre de Vibrac.) Adieu ! adieu ! sois heureux, père chéri... sois heureux sans moi... pardonne et oublie... pardonne surtout !... pardonne !...

Elle retourne au meuble où se trouve le verre, elle va boire.

Catherine apercevant Holgan, repose précipitamment le verre en retenant un cri et se retourne, pour le dérober à sa vue.

SCÈNE V

CATHERINE, HOLGAN.

HOLGAN.

Je vous ai fait peur, Catherine ?

CATHERINE, se remuant.

Ah ! Jean, que vous êtes bon d'être venu !... Je ne vous ai pas revu depuis cette tempête affreuse... et je n'ai pu vous remercier.

HOLGAN.

Ne me remerciez pas, Catherine, car l'autre nuit, lorsque « L'Espère en Dieu » accosta « L'Eclair ». J'ai eu la terrible tentation de vous laisser mourir... avec... l'autre... c'était si facile... un grappin brisé... un coup de barre et « L'Espère en Dieu » était loin... Mais Thérèse avait dit qu'il le fallait, et à travers les déchirements du vent et les hurlements de la mer, je voyais sa main qui me montrait le devoir, et j'entendais sa douce voix qui me disait : Va !

CATHERINE.

Si vous n'étiez pas venu, pourtant, je n'aurais plus à supporter ni le désespoir de mon père (Elle chancelle), ni votre mépris.

HOLGAN.

Catherine!

CATHERINE.

Comme je suis faible!

HOLGAN.

Voulez-vous vous appuyer sur moi?

CATHERINE.

Oui, écoutez-moi, Jean, je me sens si faible, si faible, que j'ai peur de n'avoir plus que peu de temps à vivre. Si j'allais mourir avant de vous avoir entendu me pardonner le chagrin que je vous ai fait!

HOLGAN.

Que parlez-vous de mourir, Catherine?

CATHERINE.

Puisque je ne puis plus être heureuse (Elle regarde le verre d'eau sur le guéridon, à part.) La mort est là, près de moi... personne n'empêchera qu'elle vienne quand je voudrai... (Regardant Holgan.) Je puis tout lui dire... Jean, approchez... plus près... oui... comme cela... votre main (Il est presque à genoux devant elle, elle ouvre les yeux et le regarde avec timidité.) Jean!

HOLGAN, avec tendresse.

Catherine!

CATHERINE.

J'ai une confidence à vous faire... je vous aime!...

HOLGAN, très ému.

Ah! Catherine!

CATHERINE.

Je vous aime vraiment!... Et je vous ai toujours aimé, toujours, depuis notre enfance... je n'ai jamais aimé que vous... que vous!... Oui, d'aussi loin que je me rappelle, toute petite, j'étais fière de vous. Et à Paris aussi je pensais à vous... je parlais de vous... je citais votre héroïsme et je disais combien vous étiez doux et timide, vous, le plus brave de tous. Je disais aussi combien votre cœur est bon et compatissant à tout ce qui souffre autour de vous. (Sur un mouvement de Jean.) Ne vous éloignez pas! J'ai besoin, en ce moment, que vous me pardonniez... Oh! Jean, je vous aime, dites-moi que vous me croyez!... Est-ce que je vous mentirais, à vous si grand, si généreux?... Vous vous détournez... oh! mon Dieu! Il ne me croit pas. (Elle le force à tourner la tête, puis avec un cri de joie.) Vous pleurez? vous pleurez?

HOLGAN, sanglotant.

Ma pauvre enfant!

CATHERINE, joyeuse.

Je vous fais pitié!... C'est ce que je voulais... je n'en demande pas plus, vous pleurez! (Elle lui prend la tête.) Oh! laissez-moi voir vos larmes!

HOLGAN.

Jamais vous n'entendrez un reproche, jamais une allusion.

CATHERINE.

Quel rêve!

HOLGAN.

Je vous le jure, Catherine.

CATHERINE.

Et ce serait possible mon Dieu ? non, vous voulez me donner une suprême joie... merci... mais il est trop tard.

HOLGAN, effrayé.

Trop tard !

CATHERINE.

Si je vous ai dit combien je vous aime, c'est parce que je suis sûre que je vais mourir... jamais... jamais vous ne l'auriez su !

HOLGAN.

Oh ! mais vous vivez, Catherine... vous vivez maintenant... (frès bas avec passion.) Tu vivras, pour ton père, pour moi, pour être heureuse !

Il la prend dans ses bras.

CATHERINE.

Non, non, trop tard...

HOLGAN.

Mais je t'aime ! je t'aime ! Je veux que tu éloignes cette idée de mourir !... Te trouver et te perdre dans la même minute, ce n'est pas possible. Non ! non ! remets-toi, Catherine : qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu veuilles mourir ?

CATHERINE.

Mon Jean !

HOLGAN.

Puisque je t'aime !

CATHERINE.

Taisez-vous !

HOLGAN.

Puisque je te pardonne!

CATHERINE.

Vous me rendez folle !... (A part.) Mon père ne pardonnera jamais, lui ! (Haut.) J'ai les mains et le front qui brûlent...

HOLGAN.

Désirez-vous que j'appelle ?

CATHERINE.

Non, personne... (Avec tendresse.) Personne entre nous, Jean... J'ai la fièvre ! J'étouffe.

HOLGAN, apercevant le verre va le chercher et le lui apporte très naturellement.

Tenez, Catherine !

Il lui tend le verre, mais après avoir vu son visage et ses mains fébriles il s'arrête, puis éloigne le verre sans cesser de regarder fixement Catherine. Catherine avance la main pour saisir le verre, Holgan lui prend le poignet et la regarde bien dans les yeux avec un soupçon inquiet.

CATHERINE, émue.

Non ! Jean ! vous vous trompez, je vous le jure !

Holgan lui lâche la main et porte le verre à ses lèvres.

CATHERINE, folle, l'arrêtant.

Non ! non ! Jean !

Elle jette le verre qui se brise.

HOLGAN.

Malheureuse !

Au bruit du verre brisé Vibrac entre, et Catherine tombe sanglotant dans les bras d'Holgan.

SCÈNE VI

LES MÈMES, VIBRAC.

VIBRAC, entrant.

Qu'y a-t-il ?

HOLGAN.

Elle voulait s'empoisonner!...

VIBRAC, l'embrassant.

Ma fille! ma fille! Tu n'aimes donc plus ton père?

CATHERINE, après l'embrassement.

Père!... Père... je ne peux pas vivre avec votre mépris.

VIBRAC, l'embrassant encore.

Ma fille!... Mon enfant!...

HOLGAN.

Vous savez que je l'aime, Vibrac... puisqu'elle m'aime aussi, je la prends.

VIBRAC.

Tu oublieras tout?

HOLGAN.

J'ai tout oublié!

CATHERINE, oisive.

Même ?...

HOLGAN.

Même quoi?... Le p'tit?... Il y en aura d'autres...
je ne saurai plus lequel!

CATHERINE, folle.

Ah! la vie! la vie!

Thérèse s'essie les yeux en cachant son émotion.
Entre Chantoisel.

CHANTOISEL.

Me voici!

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHANTOISEL.

VIBRAC, est resté interdit à l'entrée de Chantoisel, à part.

Chantoisel, j'avais oublié...

HOLGAN.

Père, nous attendons...

VIBRAC.

Eh bien!... Eh bien, non!

HOLGAN, CATHERINE.

Non!

CHANTOISEL, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous!

VIBRAC, répétant.

Pas encore, non ?

MOLGAN.

Pourquoi ?

VIBRAC.

Pourquoi?... Monsieur de Chantoisel... vous venez chercher ma réponse... eh bien, la voici... (Il s'assied à la table et prend la plume pour écrire, mais il n'y parvient pas, après un effort il tend la plume à Chantoisel.) Ma main tremble, je ne peux pas... voulez-vous ?

CHANTOISEL, prenant la plume et s'asseyant à la place de Vibrac.

Volontiers, mon ami.

Il regarde Vibrac comme pour lui dire qu'il est prêt.

VIBRAC, dictant.

« Monsieur le Procureur général près la Cour de Paris »...

CHANTOISEL.

Ah ! Ah ! « de Paris » !

VIBRAC.

« Je viens vous supplier de vouloir bien m'entendre à titre d'expert, dans le procès qui amènera monsieur de Rochefière en Cour d'assises ».

CHANTOISEL.

Bien !

CATHERINE, effrayé.

Mon Dieu ? A quoi songe-t-il ?

CHANTOISEL.

« En Cour d'assises ! »

VIBRAC, dictant

« Puisque tout le monde l'accuse, laissez du

« moins la voix autorisée d'un ami qui fut en même
« temps son maître...

CHANTOISEL.

Très bien!

CATHERINE.

Père!

VIBRAC, continuant

« S'élever devant vous pour le défendre!

HOLGAN.

Le défendre!

CHANTOISEL.

« Le défendre » bien.

HOLGAN.

Mais c'est impossible!

VIBRAC.

Il le faut!

CATHERINE, avec horreur.

Vous voulez!...

VIBRAC.

Je veux!

Rideau.

ACTE V

NEUVIÈME TABLEAU

La Cour d'assises.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT MELVIL, DE ROCHEFIÈRE, HOLGAN,
CATHERINE, THÉRÈSE, MAJORY.

LE PRÉSIDENT.

En résumé, monsieur de Rochefière... l'instruction nous apprend que lorsque vous vous êtes présenté au cercle, le 14 juin, soir de l'assaut, vous sortiez d'un dîner à la Maison d'or, où vous aviez laissé un peu de votre raison.

ROCHEFIÈRE.

Ah ! si peu, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.

Vous étiez encore sous cette influence, sous cette émotion, lorsque monsieur Leverdier a relevé de vous quelques paroles maisonnantes qu'il a trouvées injurieuses pour une jeune fille connue de lui.

ROCHEPIÈRE.

Monsieur Leverdier a voulu jouer au Don Quichotte ! Du reste, monsieur le Président, vous étiez au cercle, à la salle d'armes, vous avez vu assurément que la provocation ne venait pas de moi.

LE PRÉSIDENT.

Sur le terrain, à peine les épées sont-elles croisées que vous partez sans attendre le commandement.

ROCHEPIÈRE.

Je m'en suis excusé !

LE PRÉSIDENT.

Je laisserai à messieurs les jurés le soin d'apprécier si votre attitude, dans cette malheureuse rencontre, a été celle d'un galant homme ; je leur ferai toutefois remarquer qu'il n'y a eu chez vous ni regret, ni émotion. Et alors que vous deviez vous attendre à paraître en justice, vous ne songez qu'à votre départ... un départ, a-t-on dit, qui ressemblait presque à une fuite.

ROCHEPIÈRE.

On ne me l'eût pas dit en face.

DES VOIX.

Oh ! oh ! oh !

LE PRÉSIDENT.

Vous aviez été touché le premier, très légèrement à la poitrine... et selon les conditions de la rencontre vous deviez vous arrêter... vous ne l'avez pas fait.

ROCHEPIÈRE.

Je ne me suis aperçu de rien... et monsieur Leverdier continuait de m'attaquer. Du reste, c'est aux témoins d'arrêter le combat, et non aux combattants.

LE PRÉSIDENT.

Enfin, vous persistez à affirmer qu'il y a eu simultanéité entre le désarmement et la blessure ?

ROCHEPIÈRE.

Certes !

LE PRÉSIDENT.

Monsieur Marescot et monsieur Chantoisel, vos témoins, n'ont pas voulu se prononcer, mais vous avez contre vous, les énergiques et très graves déclarations des témoins de monsieur Leverdier. Une voix seulement s'est élevée pour vous défendre, votre professeur, votre ami, monsieur Vibrac, a demandé à la Cour de vouloir bien l'écouter.

ROCHEPIÈRE, à part.

Vibrac !

LE PRÉSIDENT.

Nous l'entendrons avec tout le respect que l'on doit à sa probité, à sa grande réputation ; faites entrer monsieur Vibrac.

ROCHEPIÈRE, à part.

Vibrac ? Lui ! Pourquoi ?

L'huissier sort.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, VIBRAC, CHANTOISEL.

Vibrac entre soutenu par Chantoisel.

VIBRAC, à Chantoisel en se rendant à la barre.

C'est vous, Chantoisel, qui m'avez décidé à venir ici, s'il m'arrive malheur, promettez-moi de veiller sur elle.

CHANTOISEL.

Je vous le promets, Vibrac, mais qu'allez-vous donc faire ? (A part.) Qu'est-ce qu'il a ?

Il va à sa place à gauche.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur Vibrac, vous avez demandé à être entendu ?

VIBRAC.

Et je vous remercie, monsieur le Président, d'avoir bien voulu ne point rejeter ma supplique.

LE PRÉSIDENT.

Parlez !

VIBRAC.

Je voudrais montrer à messieurs les Jurés, autrement qu'en paroles, car ils ne sont peut-être pas très familiers avec la science de l'escrime, qu'il est bien difficile, sinon impossible de se prononcer sur le coup d'épée reproché à monsieur de Roche-

fière. Je voudrais montrer, les armes à la main, et par une vivante image de ce que fut cette rencontre, que sur une riposte du tac au tac, il arrive souvent qu'on n'ait pas eu le temps de s'apercevoir que son adversaire est désarmé.

LE PRÉSIDENT.

Mais il est de règle d'admettre, dans ce que l'on est convenu d'appeler le code du duel, que si les témoins ont pu voir que l'épée était sortie de la main avant la riposte, le combattant armé est censé s'en être aperçu également. Ce sont les termes mêmes de ce code.

VIBRAC.

Lorsque j'aurai fait devant eux la démonstration pratique en reconstituant le duel où monsieur Loyerdier a trouvé la mort, messieurs les jurés apprécieront mieux, je le crois, la difficulté dont je parle.

LE PRÉSIDENT, aux gardes.

Amenez l'accusé. Monsieur Vibrac approchez. Messieurs les jurés, je vais faire reconstituer devant vous, avec monsieur Vibrac, les différentes phases de cette rencontre.

ROCHEFIERRE, ému, regardant Catherine.

Monsieur le Président !

VIBRAC, à part.

Il a peur !

LE PRÉSIDENT.

N'auriez-vous pas confiance dans celui qui, pendant plus de vingt ans fut votre maître ?

VIBRAC, à part, avec joie.

Il vient !

LE PRÉSIDENT.

Quelle a été la phrase d'escrime à la suite de laquelle vous avez désarmé votre adversaire ?

ROCHEFIÈRE, nerveux, et s'interrompant souvent.

Autant que je puis me rappeler, monsieur le Président, monsieur Leverdier a pris l'offensive en serrant la mesure par de petites marches qu'il soutenait de subtils et rapides engagements... Rien en ligne, et rompant juste, je me tenais prêt à supporter son attaque... Elle m'arriva par un coupé dessus à fond dont je me garantis par un contre de quarte... mon adversaire resta fendu, la crainte que j'eus de sa remise fit que je ne ripostai pas et maintins son fer. Après une suite de phases sans résultats monsieur Leverdier m'attaqua par un menacé en ligne basse, je parai par une seconde qui amena le désarmement de mon adversaire, en même temps que ma riposte du tac au tac lui arrivait au corps.

LE PRÉSIDENT.

Reconstituez le duel. Inutile de montrer à Messieurs les jurés toutes les phases de la rencontre, celles qui ont amené le désarmement suffiront. Les épées qui ont servi au duel sont sur la table des pièces à conviction. Vibrac et Rochefière en prennent chacun une.

VIBRAC, à Rochefière.

Tu es un misérable ! Je viens venger ma fille !

ROCHEFIÈRE, ému.

Messieurs !..

VIBRAC.

Lâche !

CATHERINE.

J'ai peur!

CHANTOISEL.

Ma foi, je ne suis pas rassuré non plus.

Ils se mettent en position.

VIBRAC. *f*

Défends-toi

LE PRÉSIDENT.

Allez...

Combat.

Après un engagement vigoureux, Rochefière est désarmé.
Vibrac se fend et Rochefière tombe.

DES VOIX.

Ah! ah! blessé!... il est blessé!...

CATHERINE.

Mon père!

CHANTOISEL.

Vibrac est perdu!

LE PRÉSIDENT.

Greffier... écrivez!...

ROCHEFIÈRE, se levant.

Vous voyez, Monsieur le Président, le coup était loyal.

Il retombe.

MAJORY.

Il est mort!..

LE PRÉSIDENT.

Greffier, écrivez... écrivez : Accident !

VIBLAC.

Dieu est juste!

Rideau.